

Le
PRINCE VAILLANT

Le voyage en canot a été une aventure nouvelle pour le prince Vaillant, le long parcours sur les rivières, les portages à travers la forêt, les rapides dangereux, puis l'arrivée chez les Hurons et les échanges commerciaux.



Pendant que chaque homme met à son tour pied à terre, Vaillant soulève un des colis pour alléger le canot, car le fond d'un canot d'écorce ne doit jamais toucher le fond.



Toute la journée se passe pour Vaillant à errer ici et là afin de se renseigner sur les méthodes d'échange, regardant les marchandises offertes, calculant...



Le jour suivant, il faut installer une forge par ses hommes et ceux-ci sont bientôt occupés à fabriquer des fers de lance, des hameçons, des outils. Un par un, les aborigènes se rapprochent et bientôt toute une foule est réunie. Vaillant leur démontre alors la supériorité du fer sur leurs meilleurs objets de silex.



Il n'en est pas un dans cette foule qui ne soit possédé du désir de posséder un item fait de ce précieux métal. Pendant deux jours, Vaillant ne paraît pas intéressé à commercer, puis il annonce une vente aux enchères!



Vaillant ne montre qu'un objet à la fois et, en silence, il laisse les Indiens décider entre eux de celui qui emportera le morceau grâce à son enchère.



Vaillant n'accepte en paiement que les provisions nécessaires à un long voyage en mer: du pemmican, de la viande séchée de caribou, du pesturgeon fumé, du riz sauvage. Ce n'est que lorsqu'il a tout ce dont il a besoin, qu'il sort ces plus belles marchandises!



Les belles écharpes de soie d'Alet! Et en retour il n'acceptera que des ornements dignes d'une reine! Des ornements de cuivre embossé, de la première mine de cuivre de l'Amérique, sur l'Isle-Royale, au milieu du lointain Lac Supérieur... Après quoi il est prêt à partir!
La semaine prochaine: MAIS...

ROMAN HISTORIQUE
DU TEMPS DU
ROI ARTHUR

Par
HAROLD R.
FOSTER

QUAND j'avais dix-huit ans (je vous parle d'une époque bien éloignée), j'allais, durant la belle saison, passer la journée du dimanche à Versailles, ville qu'habitait ma mère. Pour m'y transporter, je venais, presque toujours à pied, rejoindre sur cette route une des petites voitures qui en faisaient alors le service. En sortant des barrières, j'étais toujours sûr de trouver un grand pauvre qui criait d'une voix glapissante: "La charité, s'il vous plaît, mon bon monsieur!" De son côté, il était bien sûr d'entendre résonner dans son chapeau une grosse pièce de deux sous.

Un jour que je payais mon tribut à Antoine (c'était le nom de mon pensionnaire), il vint à passer un petit monsieur poudré, sec, vil, et à qui Antoine adressa la même prière crierde.

Le passant s'arrêta et, après avoir considéré quelques moments le pauvre:

— Vous me paraissez, dit-il, intelligent et propre à travailler; pourquoi faites-vous un si vil métier? Je veux vous retirer de cette triste situation et vous donner dix mille livres de rente.

Antoine se mit à rire et moi aussi.

— Riez tant que vous voudrez, reprit le monsieur poudré, mais suivez mes conseils, et vous acquiesceriez ce que je vous promets. Je me suis fait une hotte avec un mauvais panier, et je suis allé dans les villages et dans les villes de province demander, non pas des aumônes, mais de vieux chiffons qu'on me donnait gratis, et que je vendais ensuite un bon prix aux fabricants de papier. Au bout d'un an, je ne demandais plus pour rien les chiffons; mais je les achetais, et j'avais en outre une charrette et un âne pour faire mon petit commerce. Cinq ans après, je possédais trente mille francs et j'épousais la fille d'un fabricant de papier qui m'associait à sa maison de commerce, peu achalandée, il faut le dire; mais j'étais jeune encore, actif, je savais travailler et m'imposer des privations. A l'heure qu'il est, je possède à Paris deux maisons, et j'ai cédé ma fabrique de papier à mon fils, à qui j'ai enseigné de

bonne heure le goût du travail et le besoin de la persévérance. Faites comme moi, et vous deviendrez riche comme moi.

Là-dessus le monsieur s'en alla, laissant Antoine tellement préoccupé que deux dames passèrent sans entendre l'appel criard du mendiant.

En 1815, pendant mon exil à Bruxelles, j'entraî un jour chez un libraire. Un grand et gros monsieur se promenait dans le magasin, donnant des ordres à cinq ou six commis. Nous nous regardâmes l'un l'autre comme des gens qui, sans se reconnaître, se rappelaient cependant qu'ils s'étaient vus quelque part.

— Monsieur, me dit à la fin le libraire, il y a vingt-cinq ans, n'alliez-vous pas souvent à Versailles le dimanche?

— Quoi! Antoine, c'est vous, m'écriai-je.

— Monsieur, répliqua-t-il, vous voyez le vieux monsieur poudré avait raison: il m'a donné dix mille livres de rente.

Arnault.

BONS MOTS

HUMOUR ANGLAIS

Un cheval entre dans un bar et demande un cinzano avec du bitter. Le garçon prépare le verre, sert le cinzano et le donne au cheval. Celui-ci le boit d'un trait, et après avoir fait claquer sa langue avec satisfaction, s'adresse au garçon:

— Cela doit vous sembler bien bizarre de me voir rentrer ici et demander du cinzano avec du bitter, n'est-ce pas?

— Oh! non, s'écrie le garçon, je le prends toujours comme cela moi-même.

A L'ECOLE

Dans une école de village. L'instituteur interrogeant un de ses élèves: — Dis-moi, Pierrot, de quelle arme se servent les sauvages qui ne connaissent pas la poudre ni par conséquent les armes à feu?

Et comme Pierrot se gratte la tête sans répondre, le maître d'école lui dit dans un mouvement d'impatience:

— De l'arc, buse!

— De l'arquebuse, j'allais le dire, riposte Pierrot ériomphant.



● "Sauve-toi vite! Il y a ici trois alligators!" dit Jim Panzee à son ami Monko... Vous pouvez sûrement voir ces trois animaux. Regardez bien!

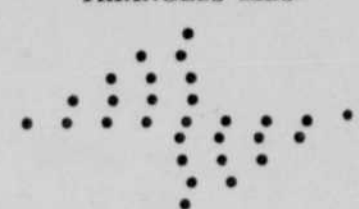
● Solution du problème de la semaine dernière. — L'un des Canaques est visible au premier plan, à droite de la plante à larges feuilles qui vous remaquerez au-dessous du plus gros des trichoglosses. Dans l'espace compris entre le dos de ce même oiseau et la branche montante située derrière lui, vous découvrirez le deuxième Canaque.

Portez vos regards sur le talus formé par la masse rocheuse sise à droite; c'est là que se cache le troisième chasseur. Cherchez enfin dans la partie supérieure du dessin et à gauche, vous reconnaîtrez le quatrième dans l'espace compris entre le plus petit des trois oiseaux et la branche qui monte à peu près verticalement.



JEUX D'ESPRIT

TRIANGLES LIES



- Crochet.
- Pronom personnel.
- Fils de Noé.
- Signifie "demi".
- Pension religieuse.
- Nid de l'aigle.
- Colère, irritation (vieux mot).
- Note de musique.
- La fin d'une prière.

LOGOGRIPE

De cet astre du firmament, former: — Etoffe sûrement; — Ancien dialecte de France; — Trois pronoms personnels, je pense; — Dépôt; — Joli département; — Plus d'une est sise en l'Océan; — Couché; — Métal pour la machine.

Ces onze mots, qu'on les devine! (Le troisième mot à trouver est OIL.)

SOLUTIONS

des problèmes de la semaine dernière

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES

RA MA GE
MA RI NE
GE NE REUX

CHARADE

Houppes, lande; houppe lande.

METAGRAMME

Banal, canal, fanal.

LES MOTS ANGLAIS

Les mots anglais, commençant par la lettre "P" sont les suivants:

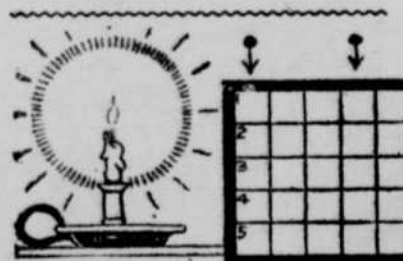
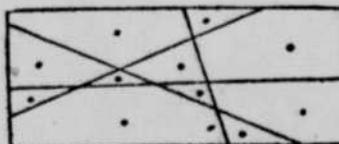
Pail, pan, pair, paint, palm, pig, pane, pants, paw, pipe, pick, point, pasture, parachute, path, peacock, petal, pen, period, person, porcupine, pullet, pump, puppy, pet, pigeon, pile, post, pillar, pine, pitchfork, plank, paintbrush, pole, pulley, pool, porch et pot.

DES ERREURS

Les chameaux n'ont pas trois bosses et il manque une roue à la base roulante. L'éléphant n'a que trois jambes et sa queue n'est pas celle d'un éléphant.

LES LIGNES

Voici comment il fallait tirer les lignes pour que chacun des onze objets soient isolés. Les points représentent ces objets.



Si vous inscrivez CINQ noms dans les carrés ci-dessus, les lettres des première et quatrième rangées verticales donneront les noms de deux très saints personnages.

● Voici les définitions: — Du verbe aimer; 2—Nécessaire au cinéma; 3—Ceux d'été sont généralement beaux; 4—Raphaël est né dans sa capitale; 5—Ense-

LE RONRON DE MINET

Le chat ronronne auprès du feu; Auprès du chat le feu ronronne. La flamme jette un éclair bleu! Le chat ronronne auprès du feu. Nannie, en souriant un peu, Le pied sur les chenets, tisonne. Le chat ronronne auprès du feu; Auprès du chat le feu ronronne.

N'éveillons pas le chat qui dort, Tapi près de la cheminée, Il s'est assoupi tout d'abord; N'éveillons pas le chat qui dort. Fermant ses beaux yeux sans effort, L'enfant tient sa tête inclinée, N'éveillons pas le chat qui dort, Tapi près de la cheminée.

Le chat est maître du logis; C'est pour lui que le feu bourdonne. Il ouvre des yeux élargis, Le chat est maître du logis; Il quitte les chenets rougis Pour le fauteuil que j'abandonne. Le chat est maître du logis; C'est pour lui que le feu bourdonne.

Il s'accroupit d'un air jaloux. Et ses regards brillent dans l'ombre. Il dresse sa tête aux poils roux; Il s'accroupit d'un air jaloux. Spectre d'hiver terrible et doux, Jetant des grognements sans nombre, Il s'accroupit d'un air jaloux. Et ses regards brillent dans l'ombre.

ANTONY VALABREGUE.

LE CRUCIFIX DE LA REINE

Il y a quelque quarante ans, la reine d'Angleterre, usant d'un privilège accordé aux têtes couronnées, visitait la Grande-Chartreuse. Elle pria dans l'église, parcourut les longs cloîtres, s'arrêta pensive devant les croix du cimetière, et voulut voir un de ses sujets devenu religieux.

On la conduisit dans la cellule du Père, et l'on parla très peu des choses de ce monde, mais beaucoup des espérances chrétiennes. L'Anglais salua respectueusement sa souveraine, et la porte de la cellule se referma.

Quelques jours après, le Père Général appela le religieux et lui remit un crucifix d'argent envoyé comme souvenir par l'illustre visiteuse, et il ajouta ces mots:

— Vous savez que nous n'avons rien en propre; emportez cependant pour quelque temps ce beau crucifix.

Dix minutes après, la porte du Père Général se rouvrit, et le religieux lui rendit le Christ sur lequel il venait d'écrire ces mots: "REGINA DEDIT, REGULA ABSTULIT, SIT NOMEN DOMINI BENEDICTUM!" — La reine l'a donné, la règle le retire, que le nom du Seigneur soit béni! Les succès ne t'ont pas changé!

MOTS CROISES

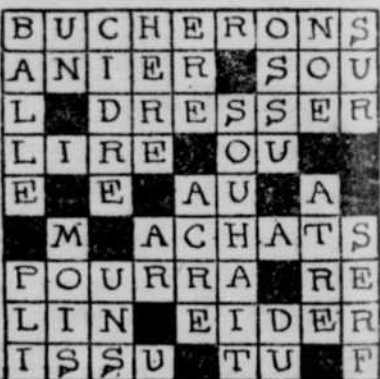


HORIZONTALEMENT

1 — Un aliment de choix pour l'enfance — Instrument à vent. — 2 — Ciseau enchâssé dont la chair est savoureuse. — 3 — Bel oiseau au plumage éclatant. — 4 — Il y en a plus d'un sur une plage, quand elle n'est pas de sable fin — Poisson de mer à la chair estimée. — 5 — Plat et lisse — Préfixe de rassemblement. — 6 — Le bon temps des vacances — On en fait de chauds vêtements. — 7 — Patrie d'Abraham — La fin ou l'extrémité d'une chose. — 8 — Mettre en pratique. — 9 — Pronom réfléchi — Conjonction pour lier.

VERTICALEMENT

1 — Une dimension d'une surface. — 2 — Article contracté — Logis d'une bête sauvage. — 3 — Un beau pays d'Europe — Une carte importante. — 4 — Un défaut, une imperfection dans une marchandise — Nourrit le monde — 5 — Petit rongeur maléfisant — C'est un règlement sévère, auquel on doit obéir. — 6 — Elle précède toujours l'effet. — 7 — Démonstratif — Coffret de bois, de carton, de métal. — 8 — Note de musique. — 9 — Amuser et divertir, former une agréable récréation.



TOUJOURS PAREIL

A l'école, un enfant demande à son camarade Jean de lui prêter de l'argent. L'autre refuse. Les années s'écoulent. Les deux enfants se font hommes, et Pierre est devenu ministre des finances. Son ancien compagnon se décide à le visiter et réitére sa demande. Le ministre refuse. Et le solliciteur pousse un cri de joie:

— Oh! que je suis content, Jean! Les succès ne t'ont pas changé!

● Voici trois amis qui se retrouvent au lendemain des "fêtes". Ils ne sont pas seuls. Voulez-vous voir leurs trois autres copains? Retournez le dessin la tête en bas et vous les verrez.



La "comédie" d'Alger

8, 9, 10 novembre 1942

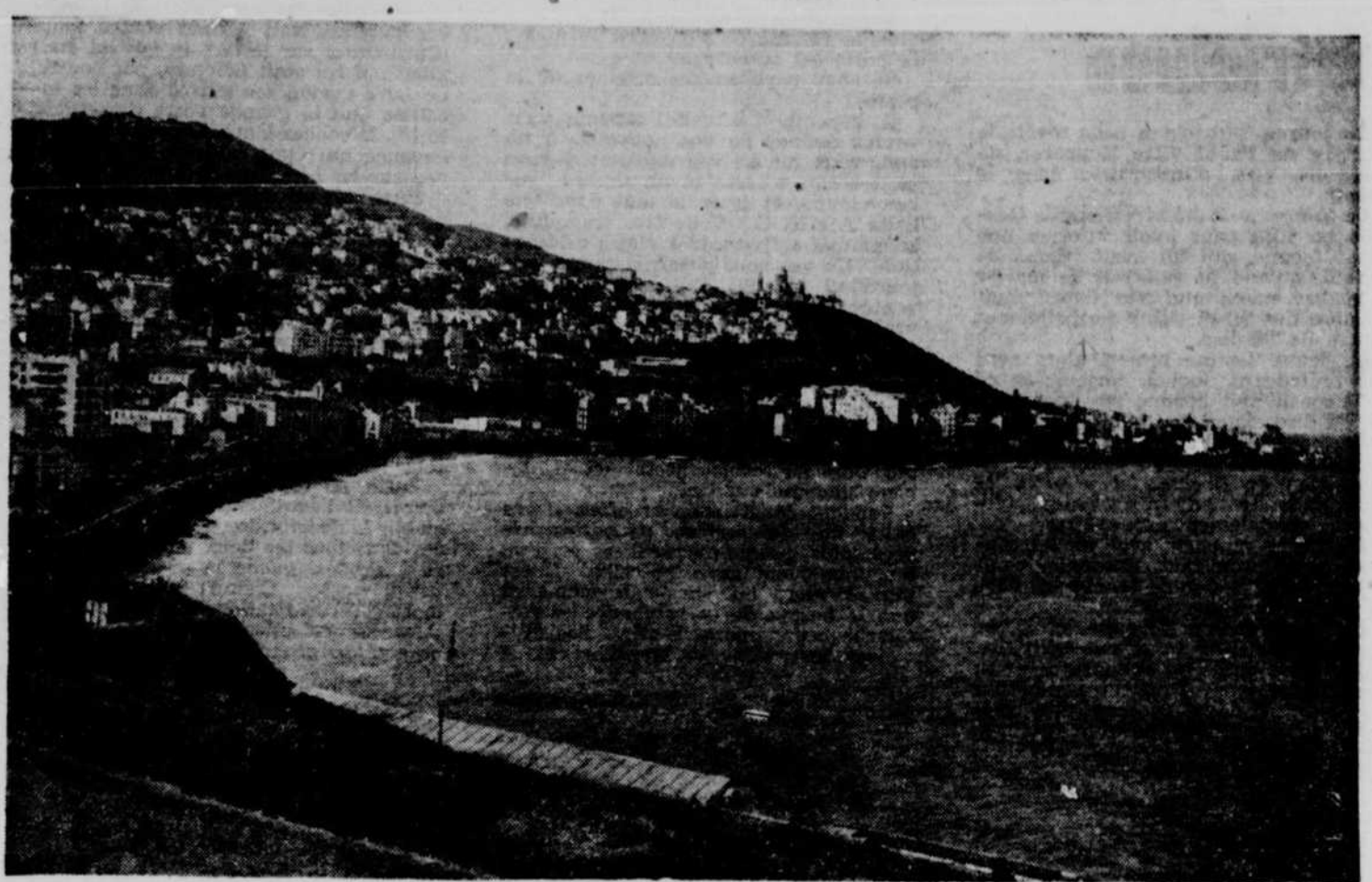
J'ai rencontré l'autre jour un de mes anciens camarades qui fut quelque temps à l'état-major de l'amiral Darlan et y resta au début de l'occupation. Comme je lui parlais du rapport de l'amiral Schultze, (voir le SUPPLEMENT du 4 janvier 1943): "Je ne crois pas, m'a-t-il dit à la traison de Darlan. Certes, l'empereur, comme nous l'appellions entre camarades, n'était pas très communicatif même avec les officiers de son état-major, mais il était bien obligé, par cela même qu'il était l'empereur, d'avoir recours à eux pour réaliser le détail de ses conceptions. C'est ainsi que j'eus l'occasion de truquer sur son ordre des informations maritimes qu'il devait envoyer en Allemagne, sur de soi-disant mouvements de bâtiments anglais. Il les avait reçus par un agent double travaillant en Espagne, je crois, à la fois pour notre service de renseignements et pour celui des Allemands. Seulement, pour que l'origine n'en soit pas reconnue, il fallait modifier le tuyau avant de l'expédier. Ce petit travail devait d'ailleurs être exécuté le plus vite possible pour essayer de devancer d'information directe de l'agent double et de donner à l'information, faussée volontairement, par sa priorité même, une apparence de plus grande véracité. C'est peut-être là la raison de la demande d'un téléscripteur. Quand on se rappelle combien souvent, nous, Français, nous avons roulé des Allemands, on n'a pas à s'étonner que l'amiral Darlan, qui était un excellent joueur de poker, ait eu le tuquet de paraître faire les premières avances. En réalité, dans ce petit jeu il obtenait souvent des contreparties intéressantes: libération de prisonniers, élargissement ou amélioration de certaines restrictions ou contraintes. Schultze ne spécifie-t-il pas lui-même que Darlan ait obtenu, par exemple, qu'un terme soit mis au démontage du Joffre, en construction à Saint-Nazaire ?

Quant au conseil donné à l'amiral Roeder au sujet du repérage des sous-marins, résultat du manque de discrétion de leurs émissions de radio, je ne pense pas que les Allemands aient attendu un tel avis pour prescrire à leurs navires en général de réduire leur radio-télégramme au strict indispensable. Dès 1939, tu dois te souvenir, me disait mon camarade, toi qui étais à Brest au service de décriptement, à ce moment-là, que nos postes côtiers d'écoute ne purent jamais goniométriser la position des cuirassés de poche allemands en Atlantique, à cause de leur silence, et pourtant, Dieu sait si Darlan eût voulu pouvoir alors lancer nos Dunkerque et Strasbourg quelque part à leurs trousses, fût-ce en suivant la courbe du ehlen." (1)

C'est alors que la conversation avec mon camarade tourna vers ce qu'il appelait la "comédie d'Alger".

Pour lui, Darlan avait eu vent peut-être, dès septembre 1942, d'un débarquement possible anglo-saxon en Afrique du Nord. Toujours pour mon camarade, la maladie de son fils, qui fut le prétexte de son envol vers l'Algérie, avait pour but de lui permettre de se trouver de l'autre côté de la Méditerranée, au bon moment, pour agir à sa guise, en empereur et loin de l'influence de Laval, qu'il détestait surtout depuis qu'il avait dû lui céder le pas. Peu communicatif comme toujours, il n'avait rien laissé transpirer dans son entourage, ayant toutefois pris la précaution d'avoir, à l'insu des Allemands et peut-être de Laval, le moyen de communiquer directement d'Alger à Vichy, grâce à un fil direct et à un code personnel dont seul un de ses officiers resté en France avait le secret.

Si la haine de l'amiral pour les Anglais, surtout depuis Mers-el-Kébir, était bien connue, on savait, au contraire, qu'il avait eu d'excellentes relations avec l'amiral Leahy, et qu'il était plutôt pro-américain. Une fois en Algérie, il tenta donc de se rapprocher de M. Murphy, mais lorsqu'ayant de vent du passage, à la sortie de Gibraltar, d'importants convois maritimes entrant en Mé-



diterranée (2), Darlan n'obtint de la part du très méfiant représentant des affaires américaines en Afrique du Nord (lequel devait pourtant être au courant du plan anglo-saxon), que de très vagues renseignements, l'incitant même à croire que les convois en question (ce qui était plausible) se rendaient en Tripolitaine.

"Je crois donc, continua mon interlocuteur, que le fameux radar goniométrique à ondes courtes de Dakar, auquel fait allusion le rapport Schultze, n'avait pas été capable, le 7 novembre, de radarder l'importante armada Hewitt et d'en signaler le passage au large de la côte occidentale du Maroc.

Toujours est-il que Darlan fut sans doute surpris par le débarquement inopiné et qu'il n'eut pas la possibilité de donner des ordres pour que notre résistance ne fût qu'apparente, ce qui aurait épargné bien des pertes humaines de part et d'autre et préservé, en particulier notre Jean Bart d'une partielle destruction. L'amiral Michélier, commandant les forces maritimes au Maroc, avait, comme tous les militaires, aussi bien en Afrique qu'en Syrie, l'ordre de défendre l'empire contre quiconque, et sans doute à son corps défendant, car je crois que lui aussi était américanophile, pris à l'improviste, il dut tout d'abord riposter, rendant compte aussitôt à Alger. M. Bidault n'a-t-il pas dit un jour à la tribune du Parlement, au sujet de la défense de la Syrie: "Jamais, dans notre histoire, quand des soldats attaqués se sont défendus, un gouvernement français ne les a désavoués."

Il ne pouvait en être autrement non plus à Alger, bien que le débarquement anglo-américain n'ait pas eu lieu tout d'abord dans le port même ni dans ses environs immédiats, les Américains connaissant en effet la présence des batteries défendant la rade."

Une période de confusion régna pendant près de quarante-huit heures, sous forme de putsch intérieur dans la ville, qui retarda toute décision. Le feu, un instant suspendu, reprit ensuite, et ce fut alors que commença ce que mon camarade appela la "comédie d'Alger":

"L'empereur, auquel le maréchal venait de renouveler publiquement sa confiance, estima pouvoir traiter d'égal à égal avec le commandement américain, accepta les conditions de l'armistice pro-

(2) On sait qu'outre le débarquement de l'armada Hewitt, dont nous avons parlé dans notre numéro du 4 janvier, 1943, deux autres convois étaient prévus, l'un de 40,000 Américains, vers Oran, l'autre de 90,000 hommes, dont 25,000 Anglais, et le reste Américains vers Alger.

● ALGER, capitale de l'Algérie et chef-lieu du département d'Alger, a une belle rade sur la Méditerranée. Elle est le siège d'un archevêché et d'une université. On y fait un grand commerce de vins et de céréales. — En 1541, Charles-Quint essaya de s'emparer d'Alger, qui fut bombardé par Duquesne (1682), par d'Estrées (1688), et pris par les Français (1830). Alger a une population d'environ 230,000 habitants. — On voit ici une partie de la rade d'Alger. — (Photo Keystone).

posé par celui-ci, tout en faisant, pour la forme, dans une première dépêche favorablement contresignée par le général Juin et l'amiral Moreau semblant de s'en remettre au maréchal pour un accord définitif. Ce qui prouve bien que c'était une comédie (c'est toujours mon camarade qui parle) fut le fait que, sans attendre la réponse de Vichy, où, d'ailleurs, le chef de l'Etat était bien hésitant par peur de représailles allemandes, Darlan annonça quelques heures plus tard, par un second télégramme, que, pressé par le temps et pour sauver l'armature française en Afrique du Nord, il avait de lui-même arrêté partout les hostilités. En véritable empereur, il laissait le soin au pauvre vieux maréchal de se débrouiller avec les Allemands. Mais M. Laval était parti à Munich pour s'entretenir de la situation avec Hitler. Prévenu des actes de Darlan par fil, il repoussa toute suspension d'armes avec les Américains sous menace de sa démission et des représailles allemandes qui suivraient...

Alors, le maréchal entre lui-même dans le jeu de la comédie: officiellement, il envoie un désaveu à Darlan: "J'avais donné l'ordre de se défendre contre tout agresseur de l'empire, je maintiens cet ordre" ... et Laval s'empresse de donner à Hitler connaissance de ce désaveu. Officieusement, par le fil direct Vichy-Alger et avec le code personnel de Darlan, il lui fait savoir qu'il est d'accord avec lui, mais qu'il était obligé, à cause de la menace de Laval, de paraître le désapprouver officiellement.

Bon comédien, l'empereur... se souvenant sans doute de Napoléon et feignant la discipline, répond que devant le désaveu du maréchal il se constitue prisonnier des Américains.

Le général Noguès ayant été désigné pour lui succéder, ne voulant pas cependant désavouer définitivement Darlan, un second télégramme clandestin l'informe que la seule raison de son rem-

placement était qu'on le croyait prisonnier. C'était bien lui dire qu'il pourrait reprendre son poste le jour où il ne serait plus prisonnier. Ce qu'il fit d'ailleurs peu de temps après, d'accord avec Noguès."

Cette fois, cependant, les Allemands ne furent pas complètement dupes de cette comédie; ils obtinrent d'abord de Laval qu'en dehors du maréchal et de son entourage, et, bien entendu, de Darlan ou de Noguès, ordres télégraphiques fussent immédiatement donnés en Tunisie pour ouvrir nos aérodromes aux Allemands; ensuite, comme on s'en souvient, et sans préavis, leurs troupes franchissent la ligne de démarcation de la zone libre jusqu'alors, se dirigeant à marche forcée pour mettre la côte de la Méditerranée en état de défense contre une entreprise anglo-saxonne. Enfin, il y eut la prise de Toulon. Mais ceci est une autre histoire.

"Il est bien regrettable, à mon avis, ajouta mon interlocuteur, que Darlan eût été assassiné, car, malgré son orgueil, l'empereur avait tout de même quelque chose dans le ventre et il eût pu, dans la suite de la guerre, rendre grand service aux Alliés dont il venait d'embrasser la cause à Alger..." Savoir !

XXX.

(La CROIX, 20-11-47.)

De qui sont ces vers ?

RONDEL

Allez-vous-en allez, allez,
Soucy, soing et mélancolie.
Me cuidez-vous toute ma vie
Gouverner, comme fait avez ?
Je vous promets que non ferez ;
Raison aura sur vous maistrie.
Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soing et mélancolie.

Si jamais plus vous retournez
Avecque votre compagnie,
Je pris à Dieu qu'il vous mandie ;
Et le jour que vous reviendrez,
Trouvez bon que je vous die:
Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soing et mélancolie.

● Les vers que nous avons publiés la semaine dernière, sous le titre BABIL, sont d'Antony Valabrègue.

Le martyr d'un prêtre autrichien

Un journal autrichien nous révèle le martyr de l'abbé Otto Neururer, de Goetzens, près d'Innsbruck, dans le Tyrol.

Ce prêtre avait été arrêté par la Gestapo en 1939 pour avoir informé une jeune femme, qui lui avait demandé conseil, qu'elle ne pourrait se marier à l'église parce que son fiancé était membre des SS et s'était formellement séparé de l'Eglise.

La jeune femme rompit alors avec son prétendant, lequel, furieux de ce qu'il considérait comme une ingérence de l'Eglise dans ses affaires personnelles, fit arrêter l'abbé Neururer. Celui-ci fut envoyé au camp de concentration de Dachau, et y subit les mauvais traitements infligés aux internés, et spécialement aux prêtres.

Le prêtre supporta avec un tel courage qu'un protestant, prisonnier comme lui, lui demanda de le recevoir dans l'Eglise catholique.

Cette conversion s'ébruita, et l'abbé Neururer fut jeté en prison cellulaire. Deux jours après on annonça sa mort. Les gardes nazis l'avaient pendu par les pieds. Il demeura dans cette position terrible pendant trente-quatre heures, jusqu'à ce que la mort l'eût délivré de ses souffrances.

LES 600 ANS D'UN MONASTÈRE BENE- DICTIN, A PRAGUE

L'ancien monastère bénédictin d'Emmaus, à Prague, qui a été détruit au cours de la guerre par les bombes alliées, vient de marquer le sixième centenaire de sa fondation. Il fut fondé en novembre 1347 par le roi Charles IV.

Ce monastère jouit d'un privilège spécial, qui remonte au temps de sa fondation, en vertu duquel on y célèbre la messe en langue slave (le vieux slave). Lors de son établissement le monastère fut appelé "Na Slovanech" (Parmi les Slaves), parce qu'il y avait des moines des différents pays slaves, Russie, Croatie, Bulgarie et Serbie. L'appellation "Emmaus" fut donnée en 1372, alors que l'église du monastère fut dédiée le lundi de Pâques; au cours de la messe de ce jour on lit l'Evangile dit des "disciples d'Emmaus".

Les moines résident dans une petite construction qui n'a pas été atteinte par les bombes. Le travail de reconstruction est commencé.

LES SPORTS D'HIVER EN ANGLETERRE

Les enthousiastes du sport au Royaume-Uni qui ne se rendront pas en Suisse cette année projettent de se réunir en Ecosse. La Commission du tourisme écossais se joint au Conseil central de récréation ainsi qu'au club de ski écossais pour procurer tous les avantages possibles aux experts comme aux commençants. L'Ecosse possède quatre endroits parfaitement propices au ski. Ils se trouvent dans les régions élevées près de Loch Tay et dans les Cairngorms où les montagnes s'élèvent à plus de 4.000 pieds. Le Conseil central de récréation projette d'ériger au pied des Cairngorms une école où les cours se succéderaient pendant l'année entière. Là se donneraient des cours d'escalade sur glace et de ski durant les mois d'hiver, et d'alpinisme durant l'été. On assignera des instructeurs réguliers de ski en divers centres de l'Ecosse. 400 hôtels coopèrent à ce projet en vue d'organiser toutes les excellentes réjouissances sportives d'hiver que l'Ecosse peut offrir. Ils s'engagent à procurer à leurs hôtes un confort très agréable. Une réserve suffisante de bois de chauffage est ménagée pour chauffer toutes les pièces durant les nuits d'hiver, indépendamment des allocations de charbon.

LES ORIGINES DE LA POSTE

Noël... le Jour de l'an... Voici l'époque de l'année où l'on écrit le plus : la poste est surchargée.

Si nous parlions des origines de la poste ?

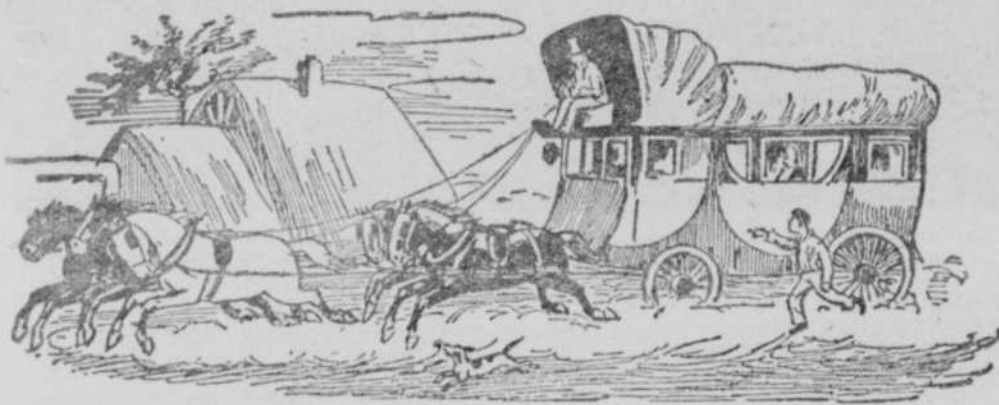
A l'époque actuelle, lorsque vous voulez donner de vos nouvelles à un ami, vous lui écrivez une lettre, vous mettez son adresse et un timbre sur l'enveloppe, et jetez le tout dans une boîte AD HOC. Vous êtes tranquille, la missive arrivera très vite à destination. Ce qui nous paraît si simple aujourd'hui n'a pas été, cependant, inventé du premier coup. Et s'il est vrai que, sous l'empire des Césars romains, le transport des lettres avait été soigneusement organisé, l'habitude s'en était perdue complètement, et il faut arriver jusqu'au XVIII^e siècle pour voir instituer en France une organisation primitive qui s'apparente de bien loin au service postal actuel, devenu monopole d'Etat.

Pendant longtemps, en effet, il n'a existé que des services de postes privées, plus ou moins réguliers et d'un fonctionnement assez précaire. Il est vrai qu'alors on voyageait moins et que le besoin de correspondre se faisait beaucoup moins sentir. Les diligences assuraient le transport et le

nération des facteurs, etc. Si le concessionnaire était garanti contre toute concurrence sur le terrain qui lui était alloué, il lui était défendu, par contre, de faire porter des lettres dans les localités que la grande poste desservait. Enfin, le concessionnaire payait une redevance qui était calculée chaque année sur les bénéfices nets.

Cette organisation fonctionna quelques années, mais avant l'expiration de la concession trentenaire, le pouvoir royal jugea bon d'assumer la charge du transport, des lettres, et les petites postes furent réunies à la ferme des postes et messageries d'Etat. Les concessions furent rachetées en 1780. Pourtant, certaines continuèrent à fonctionner en province; c'étaient celles qui n'assuraient que des bénéfices restreints et les fermiers n'obtenaient qu'un privilège précaire, renouvelable tous les trois ans.

Enfin, en 1791, fut votée une loi qui autorisait l'administration des postes à établir la distribution des correspondances dans tous les lieux où elle le jugerait à propos, même là où existait une petite poste. C'était condamner à mort cette institution, qui, malgré certaines imperfections, s'était montrée un organe de progrès, et rendait service



• La malle-poste du bon vieux temps en France !

port était obligatoirement payé d'avance. Peu à peu, on comprit la nécessité d'apporter un peu d'ordre dans ce service, et, au X^e siècle, furent créés des concessionnaires qui établirent la "ferme des postes et messageries". Mais, chose curieuse, leur activité ne s'exerçait que pour les correspondances échangées entre Paris et la province. Si, à cette époque, on confiait à la "grande poste" des lettres de Paris pour Paris, elles étaient tout simplement mises au panier ! Le seul moyen dont on disposait était d'envoyer porter sa lettre par un domestique, ou, si on n'en avait pas, par un commissionnaire qui se faisait payer suivant la distance.

Devant ces inconvénients, on imagina de créer ce qu'on a appelé la PETITE POSTE, par opposition à la GRANDE qui se chargeait de la distribution à l'intérieur des villes.

Une première tentative eut lieu en 1653. Un M. de Velayre reçut par lettre patente l'autorisation d'installer au coin des rues principales des BOISTES A BILLETS qui étaient levées trois fois par jour. Comme il était difficile dans ces conditions de faire payer l'expéditeur, et comme on n'était pas sûr que le destinataire voudrait s'exécuter, le concessionnaire eut la première idée du timbre !

C'était un papier, vendu UN SOL, sur lequel était portée la mention : PORT PAYE; l'expéditeur devait noter à la main la date et entortiller ce timbre dans son billet.

Combien dura ce système ? Fort peu de temps, pense-t-on, car il n'y est fait allusion dans aucune chronique du temps. Il était, en tous cas, bien oublié quand, en 1758, Maron de Chamousset demanda et obtint l'autorisation d'organiser à Paris une petite poste sur le modèle du système qui existait alors à Londres. Cette fois, le succès couronna ce nouvel effort, si bien que, dans toutes les grandes villes, s'installèrent peu à peu des entreprises de distribution locale des lettres. C'était le pouvoir royal qui accordait les concessions, d'une durée de trente ans, période jugée nécessaire pour amortir le capital engagé, le titulaire assurant la pose des boîtes, le rémun-

au public. Mais il était fatal que le service des correspondances ne fût tôt ou tard être assuré par l'Etat. Aujourd'hui, où la facilité des déplacements a multiplié les voyages, et par contre-coup les correspondances, on comprendrait mal qu'une opération d'aussi grand intérêt public fût assurée encore par des Compagnies particulières.

La Philatélie

Le gouvernement de Cuba vient d'émettre une série de quatre timbres pour commémorer le centenaire de la naissance de Marta Abreu, philanthrope et humaniste. Le décret autorisant cette émission date de 1945, année du centenaire. Le portrait de Marta apparaît sur le timbre d'un centavo (vert). Le timbre de 5 centavos (bleu) nous fait voir le monument érigé à sa mémoire à Santa Clara. Une allégorie de la "charité" illustre le timbre de 2 centavos (rouge) et le "patriotisme" est symbolisé sur le timbre de 10 centavos (pourpre). Tous ces timbres portent le nom de Marta Abreu et les dates 1845-1945.

FRANCE

La France a décidé d'émettre un timbre pour honorer la mémoire de Jacques Boucher de Crèvecœur de Perthes (1788-1868), géologue, savant, antiquaire, économiste et écrivain.

BRESIL

Un timbre triangulaire de 40 centavos (orange) a été émis pour commémorer la semaine de l'Air, tenue en octobre dernier. Le timbre nous montre l'écaille avec ses ailes de cire et ses plumes. Le timbre porte une surtaxe pour venir en aide à l'aviation civile.

Cinq parcs nationaux en Ecosse

On prend des mesures pour protéger certains des plus beaux paysages d'Ecosse contre tout danger provenant de l'exploitation industrielle. Dès que les lois voulues auront été adoptées, cinq zones, — désignées par la Commission des parcs nationaux d'Ecosse dans son rapport qui vient de paraître sous forme de Livre blanc, — deviendront parcs nationaux. Ces cinq zones, toutes situées dans les pittoresques Terres hautes, sont Loch Lomond-Trossachs, Glen Affric-Glen Cannish-Strath Farrar, Ben Nevis-Glen Coe-Black Mount, les Cairngorms, et Loch Torridon-Loch Maree-Little Loch Broom.

La Commission estime que les frais d'immobilisation atteindront au total 3 1-4 millions de £ (13 millions de \$). L'achat des terrains exigera £ 1.300.000 (\$5.200.000), tandis que l'aménagement des installations récréatives ou touristiques prendront \$750.000. Le rapport laisse entendre que les frais d'établissement pourraient provenir du National Land Fund de Grande-Bretagne, qui s'élève à 50 millions de livres, à condition de mettre à part 2 millions de livres afin de constituer une Caisse distincte pour l'Ecosse.

Les parcs une fois établis, il y aura une dépense annuelle de £150.000 (\$600.000) pour les salaires et l'entretien. L'entrée sera gratuite, mais on prendra des mesures strictes pour que cette liberté d'accès ne chasse ni n'intimide les animaux et oiseaux sauvages qui vivent dans ces parcs. Des réserves naturelles seront créées en vue de la préservation des espèces rares et l'on établira un Service de la flore et de la faune, comprenant une organisation régionale disposant d'un personnel mobile et d'une administration centrale.

Ce plan magnifique ne sera pas utile seulement aux gens épris de la nature, aux promeneurs, aux artistes, aux alpinistes ou aux pêcheurs à la ligne. Les habitants de ces zones en retireront maints avantages. Le rapport propose, en effet, non seulement d'aménager des installations à l'intention des visiteurs, mais aussi de faire en sorte qu'on tire tout le parti possible des ressources agricoles, forestières, hydroélectriques et artisanales.

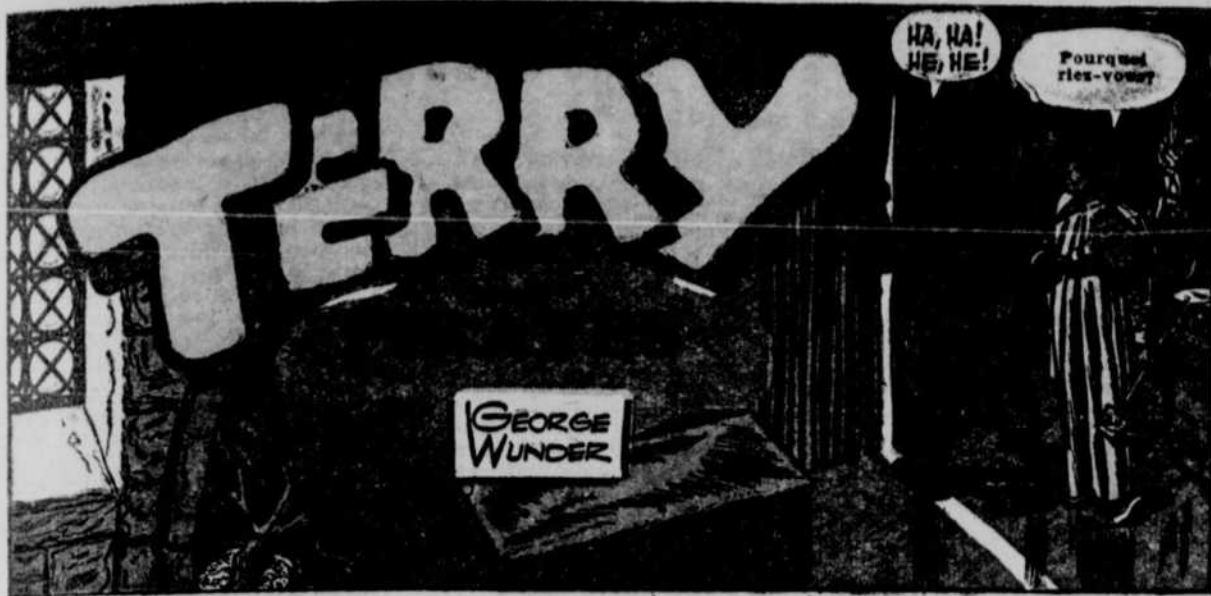
UN FILM SUR L'E- NERGIE ATOMIQUE

La Grande-Bretagne vient d'émettre un film sur la physique atomique, film qui constitue probablement le premier ouvrage faisant autorité sur le sujet pour les esprits non informés. Il a été produit par "les films industriels anglais Gaumont", sur l'avis d'experts du Collège Impérial de science. Il est divisé en cinq sections traitant différents aspects de la fission nucléaire et de ses applications en temps de paix comme en temps de guerre. M. le professeur Einstein est l'un des savants qui étudient les diverses étapes à franchir dans la longue et soignée recherche qui aboutit à la bombe atomique.

LA VIE BELLE ET BONNE

La vie apparaît bonne et belle à celui qui a compris qu'il faut l'employer à se rendre bon, à faire du bien autour de soi et à travailler de toutes les manières au triomphe du bien suprême, autrement dit : à vouloir le bien que Dieu veut et à faire du bien comme Dieu le veut. Alors, sous la conduite du meilleur des maîtres, on y jouit, on y souffre, travaille, lutte, non pas en vain, mais avec la double certitude de préparer un avenir éternel qui sera le règne définitif du bien et de procurer le progrès du bien de ce monde. Car rien ne se perd : le moindre bienfait au moindre des êtres a un retentissement indéfini.

OLLE-LAPRUNE.



HA, HA!
HE, HE!

Pourquoi
riez-vous?

L'insolent avorton, qui a envoyé des fleurs
et un billet doux au Maître, vient d'arriver.
Le Maître lui a demandé d'ouvrir un flacon
de parfum et, comme par mégarde, elle a
fait en sorte de répandre la moitié du con-
tenu sur lui!



Seigneur! ce que
j'embaume!

La Femme Dragon s'excuse.
Quelle maladresse de ma
part... Un parfum féminin
doit toujours être employé
avec discrétion!



Pour être efficace, il devrait se confondre avec
l'odeur de ses cheveux et de ses lèvres, avec le
frou-frou de la soie et le scintillement des pier-
res précieuses... Comme ceci —

POUR RIRE

BON COEUR !

La petite Pauline dit à son père :
— Est-ce vrai, papa, que lorsque tu
me donnes une correction, cela te fait
plus de mal qu'à moi ?
— Mais oui, ma fille.
— Oh ! comme tu vas avoir du mal,
alors !
— Pourquoi donc ?
— Parce que j'ai cassé le grand vase
qui était sur le piano.

PECHE A LA LIGNE

— Je ne demande pas mieux que d'é-
crire quelques articles sur la pêche
dans votre revue... mais ce serait payé
comment ?
— Bien, à la ligne, naturellement.



Madame, vous avez fait
la preuve de votre poin
Où est mon chapeau?



L'avorton est
reparti, bien vite?

Il a trouvé le baiser
de la Femme Dragon
par trop étourdissant
— mais il reviendra!



Il n'abandonnera pas aussi facilement son petit
truc de vouloir me faire tomber en amour avec
lui... Pour obtenir ensuite que je lui raconte
de quelle façon je m'y suis prise pour causer la
chute du papa de Mlle O'Hara...



Ce sera très amusant... Il est malheureux, ce-
pendant, que je ne puisse être là pour observer
le visage de Mlle O'Hara quand elle verra son
galant chevalier entrer en titubant sous l'effet
du parfum de la Femme Dragon!

Un nouveau calendrier pour 1950 ?

• par Gérard LANGLOIS

La locution "vouloir réformer le calendrier" s'adresse ironiquement à ceux qui veulent changer ce qui est déjà bien. Mais dans le cas du calendrier lui-même, sommes-nous si sûrs qu'il est définitif et que toutes les tentatives pour le réformer demeureront infructueuses ?

Le XXe siècle est en voie de donner un coup de grâce aux nationalismes les plus farouches. Les organismes internationaux abondent, les conférences internationales surabondent, les frontières tombent, et l'on ne parle plus que de "nations unies". La Banque internationale est créée, et l'on voudrait maintenant une langue (l'anglais?) et une religion (celle du Grand Architecte?) universelles. On déblaye les ruines de la tour de Babel...

Le calendrier n'échappe pas à la tendance "internationalisatrice" de notre siècle. Les Orientaux renoncent peu à peu à leurs calendriers désuets fondés sur les phases de la lune, Quant aux Nations Unies, elles songent sérieusement à donner au monde un nouveau calendrier universel, précis, logique et définitif. Nous emboîtons le pas pour la réforme du calendrier grégorien actuel, à la suite de différentes sociétés américaines et européennes, et des comités gouvernementaux de certains pays qui ont étudié les meilleurs projets de réforme. Nos vœux rencontreront, nous l'espérons, les vœux de tous les hommes désireux de se référer dans l'avenir à un calendrier qui soit à la fois précis et logique.

I. — Les origines du calendrier actuel.

Le mot "année" évoque tout de suite l'idée d'un calendrier qui fixe la durée des ans. On sait par ailleurs que la durée moyenne des années varie selon la base de mesure adoptée par les différents peuples de la terre. Cependant, on peut ramener la plupart des calendriers usuels aux deux systèmes suivants :

1° le système solaire : les calendriers solaires sont fondés sur la révolution de la terre autour du soleil en 365 jours, 5 heures, 48 minutes et 46 secondes.

2° le système lunaire : les calendriers lunaires sont fondés sur les lunaisons et couvrent une période de 354 ou 355 jours. Ce fut le système le plus répandu dans l'Antiquité ; il est encore en usage dans bon nombre de pays orientaux.

Notre calendrier grégorien actuel est d'origine romaine. Selon la tradition, il remonterait à la fondation de Rome, et Romulus en serait l'inventeur. Il comptait primitivement les dix mois suivants : martius, aprilus, maius, junius, quintilis, sextilis, september, october, november, et december. L'empereur Numa ajouta les deux mois : Januarius et february ; le début de l'année fut transféré du 1er mars au 1er janvier. Depuis ce temps, les appellations septembre, octobre, novembre et décembre sont fausses, parce que ces mois ne sont plus les 7e, 8e, 9e et 10e de l'année mais bien les 9e, 10e, 11 et 12e. Par décrets de Jules César et d'Auguste le Grand, quintilis et sextilis devinrent les mois julius et augustus.

Le calendrier romain était assez confus, car on conciliait mal les années lunaires et solaires. En 45 av. J.-C., Jules César reforma le calendrier romain qui devint le calendrier julien. Conformément à la croyance de son époque, César pensait que le soleil tournait autour de la terre, et que sa révolution durait exactement 365, 1-4 jours. Pour corriger la différence accumulée entre les années solaires et lunaires, il ajouta 90 jours à l'an 46 av. J.-C., de sorte que cette année-là, connue comme la dernière de la confusion, eut 445 jours (355 jours pour l'année lunaire et 90 jours pour la différence accumulée avec l'année solaire). César prescrivit en outre pour l'avenir l'emploi de trois années consécutives de 365 jours, suivies d'une année de 366 jours, dite bissextile.

Partout dans l'Empire Romain, où le calendrier julien était en usage, l'an 1 se rapportait à la fondation de Rome. Ce n'est qu'au VIe siècle de l'ère chrétienne que celle-ci fut substituée à l'ère romaine et qu'on rapporta l'an 1 à la naissance du Christ ou plus exactement à 4 ans plus tard, car l'auteur de l'ère chrétienne ou vulgaire, Denys le Petit, plaça par erreur la naissance du Christ à l'an 753 de Rome au lieu de l'an 749. C'est pourquoi, selon notre ère, le Christ est né en l'an 4 av. J.-C. De plus, ayant vécu 33 ans, le Sauveur n'est pas mort en l'an 33, mais en l'an 30 de notre ère.

Contrairement à ce que pensaient les Anciens, c'est la terre qui tourne autour du soleil, et sa révolution annuelle ne dure pas 365,25 jours, mais dure plus exactement 365,2422166 jours. En 1582, le Pape Grégoire XIII, tenant compte des suggestions de l'astronome Louis Lillio, réforma le calendrier julien et décida de rattraper le retard de 10 jours causé par la différence fractionnaire entre 25 et 0,2422166 accumulée depuis la réforme de Jules César. Le lendemain du 4 octobre 1582 devint donc le 15 octobre ; sainte Thérèse d'Avila mourut ainsi dans la nuit du 4 au 15 octobre 1582!

Afin d'éviter le retard de 3 jours pour les 400 ans à venir, les années bissextiles 1700, 1800 et 1900 furent supprimées. Comme règle, les années séculaires sont bissextiles quand elles sont divisibles par 400, ainsi l'an 1600 et l'an 2000. Pour les années intermédiaires, de 1901 à 1999 par exemple, elles sont bissextiles quand la partie non séculaire du millésime est divisible par 4 ; ainsi l'année 1948 est bissextile parce que sa partie 48 est divisible par 4.

Le calendrier julien, réformé par Grégoire XIII, devint le calendrier grégorien. C'est ce calendrier qui est maintenant en usage quasi universel depuis 1582. Dès l'année suivante, en 1583, Joseph-Juste Scaliger publia son célèbre traité "De emendatione temporum" sur la chronologie. Pour comparer les dates historiques d'une ère à l'autre, Scaliger imagina une période artificielle, dite julienne, de 7,980 ans, produit des trois nombres suivants :

1° de 15, qui marque l'indiction romaine concernant le recensement obligatoire tous les 15 ans ;
2° de 19, qui indique le cycle lunaire couvrant 225 lunaisons tous les 19 ans ;
3° de 28, qui indique le cycle solaire ; tous les 28 ans, les jours de la semaine se retrouvent aux mêmes dates. Le nombre 28 lui-même est le produit de 4, correspondant au retour périodique des années bissextiles tous les 4 ans, par 7, correspondant au retour périodique des 7 jours de la semaine.

L'année qui possède l'unité à la fois pour l'indiction, le cycle lunaire et le cycle solaire, est l'an 4713 av. J.-C. Cette année revient tous les 7,980 ans. Dans la période julienne inventée par Scaliger, l'an 1 a été fixé à 4,713 ans av. J.-C., de sorte que l'année 1948 de l'ère chrétienne correspond à l'an 6,661 de la période julienne actuelle. Toutes les ères qui servent de base aux différents calendriers en usage dans le monde, sont fondées sur la période julienne de 7,980 ans. Ainsi, l'an 1 de l'ère romaine qui marque la fondation de Rome, correspond à l'année 3,961 de la période julienne ; et notre an 1 de l'ère chrétienne correspond à l'année 4,714 de la période julienne.

Le calendrier romain, réformé d'abord par Jules César en 45 av. J.-C., puis par Grégoire XII en 1582, est parvenu à une précision telle qu'il pourrait servir encore pendant des milliers d'années sans subir de retard notable sur les années solaires. C'est pourquoi, l'objectif de la précision mathématique étant atteint, on s'est cru satisfait du calendrier actuel et on a rejeté jusqu'ici les projets de réforme. Si la précision est la première qualité essentielle d'un calendrier, qualité que possède déjà notre calendrier grégorien, elle n'exclut pas la coexistence de défauts d'un autre ordre.

II. — Les défauts du calendrier grégorien

Pour être adopté universellement et définitivement, un calendrier doit tendre non seulement à la précision, mais aussi à l'utilité logique et pratique. Or, le calendrier grégorien n'atteint pas ce dernier but ; c'est pourquoi on songe, à le réformer. De plus, toute réforme qui

ne serait pas complète et nécessiterait d'autres projets dans cent, deux cents et même mille ans, ne mérite pas d'être faite. Aussi il importe de considérer sérieusement tous les défauts de notre calendrier avant de le réformer.

Le plus grand défaut du calendrier grégorien, c'est la mobilité de la fête de Pâques. Cette fête, en effet, placée après la première lune qui suit le 21 mars, varie du 22 mars au 25 avril, ce qui entraîne des perturbations dans les affaires, un manque de ressemblance entre les années et des modifications radicales dans les programmes scolaires. Les vacances pascales sont une importante coupure dans un semestre ; aussi les examens et les rapports faits à l'occasion de Pâques, ne correspondent pas chaque année aux trimestres du calendrier. Il s'ensuit pour les affaires comme pour les études des différences démesurées entre les "trimestres" fondés sur la fête de Pâques. La mobilité de la fête de Pâques affecte également tout l'année ecclésiastique. Le nombre des dimanches après l'Épiphanie et la Pentecôte est variable ; les grandes fêtes de l'Ascension, de la Pentecôte et de la Fête-Dieu, sont aussi mobiles, ce qui occasionne chaque année des rajustements civils et religieux pour les statistiques, les congés, les vacances, etc. L'irrégularité des périodes comme le carnaval et le carême, désorganise toutes les habitudes de vie.

Un autre défaut du calendrier grégorien qui entraîne de sérieuses conséquences, c'est la longueur irrégulière des mois. Ceux-ci, en effet, varient de 28 à 31 jours ; hors les dimanches, les jours ouvrables dans un mois varient de 24 à 27. La variation relative atteint donc le fort pourcentage de 12 p.c. On voit tout de suite les conséquences qui découlent d'une telle variation dans le calcul des statistiques mensuelles et même trimestrielles. Les statistiques sur la mortalité ou les chutes de neige par exemple, de janvier et de février, ne sont pas comparables. Dans l'industrie où le rendement de production est calculé à l'heure, les statistiques d'un mois à l'autre sont encore plus difficiles à établir.

De plus, les semaines ne sont pas fixées sur l'année solaire, ce qui détruit le parallélisme dans les statistiques hebdomadaires, particulièrement en météorologie.

Même les dates des mois ne concordent pas avec les jours de la semaine ; le 1er janvier n'est pas toujours un dimanche. L'anniversaire de la Confédération par exemple, le 1er juillet 1946, tomba un lundi, ce qui prolongeait la fin de semaine, augmentait le nombre des voyages et multipliait les occasions d'accidents ; en 1947, cet anniversaire tombait un mardi, en conséquence les statistiques sur le transport et la mortalité accidentelle ne purent être comparées avec l'année précédente. De plus, pour savoir le jour de la semaine, il faut se référer sans cesse, soit au calendrier de l'année, soit à un calendrier

perpétuel, ou même se livrer à des calculs laborieux exempts d'erreurs.

On reproche aussi au calendrier grégorien le choix arbitraire du 1er janvier pour marquer le début de l'année civile, alors que l'année solaire commence au solstice d'hiver le 22 décembre et que les jours se mettent à croître à cette dernière date. C'est là une anomalie plutôt illogique que gênante.

On reproche enfin au calendrier grégorien de conserver les noms païens des six premiers mois de l'année, et de laisser subsister l'appellation erronée des quatre derniers mois. De même le choix des noms planétaires pour les jours de la semaine est moins heureux que l'appellation choisie par l'Eglise de dies Dominica, dimanche, et feria secunda, tertia, quarta, quinta, sexta, et sabbato.

Tous les défauts que nous venons de mentionner, ont été constatés depuis longtemps par les liturgistes, les astronomes et les législateurs civils et religieux. Tous les États, y compris l'Eglise, se sont vivement intéressés aux projets de la réforme du calendrier. En 1926 après avoir examiné 185 projets, la Société des Nations publia son Rapport sur la réforme du calendrier. Les projets fantaisistes qui bouleversaient trop l'ordre actuel du calendrier grégorien, furent éliminés. Le calendrier fixe, conçu par Auguste Comte en 1849, a aussi été écarté ; sa division en 13 mois égaux de 28 jours, plus un ou deux jours supplémentaires, nous forcerait à renoncer à l'utilité incontestable des semestres et des trimestres, sous-multiples de 12. De plus, la fraction 1-13 de la quotité annuelle amènerait des ennuis dans le calcul des salaires, des rentes et des intérêts mensuels. Enfin, il faudrait sacrifier tous les anniversaires compris entre le 29 et le 31 de chaque mois. Heureusement, dès 1926, l'accord se fit autour d'un calendrier universel, propagé particulièrement par la World Calendar Association aux États-Unis. Ce nouveau calendrier ne bouleverserait pas l'ordre actuel et comporterait des avantages indéniables sur le calendrier grégorien.

III. — Les avantages du calendrier universel proposé

Un calendrier universel idéal doit tenir compte du "fait chrétien" dans le monde, et ramener annuellement la fête de Pâques à la date anniversaire de la Résurrection du Sauveur. Au point de vue scientifique, le calendrier réformé devra être bon pour chaque année ; les trimestres seront égaux, les jours commenceront aux mêmes dates, le début de l'année concordera avec le solstice d'hiver, et les jours supplémentaires, annuel et bissextile seront fériés et appelés "dimanche annuel" et "dimanche quadriennal". Toutes ces caractéristiques se rencontrent dans le calendrier suivant :

D	L	m	M	J	V	S	D	L	m	M	J	V	S	D	L	m	M	J	V	S
1	2	3	4	5	6	7	1	2	3	4	5	6	7	1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14	8	9	10	11	12	13	14	8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21	15	16	17	18	19	20	21	15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28	22	23	24	25	26	27	28	22	23	24	25	26	27	28
29	30	31					29	30	31					29	30	31				
I. — Janvier							II. — Février							III. — Mars						
IV. — Avril							V. — Mai							VI. — Juin *						
VII. — Juillet							VIII. — Août							IX. — Septembre						
X. — Octobre							XI. — Novembre							XII. — Décembre **						

Même pour les païens, le Christianisme est un fait universel ; des fêtes comme Noël et Pâques sont célébrées pratiquement dans le monde entier. L'ère chrétienne est maintenant d'un usage à peu près général. Aussi, pour tous les peuples, la stabilisation de Pâques et des fêtes qui en dépendent, est le premier objectif de la réforme du calendrier. En l'an 30 de notre ère, année de la mort de N.-S. Jésus-Christ, le 1er janvier tombait un dimanche ; dans le calendrier idéal ci-haut, le 1er janvier tombe aussi un dimanche. Comme le Christ est mort le 7 avril de l'an 30 et qu'il est ressuscité le dimanche 8

avril, d'après les meilleurs exégètes, les dates du calendrier idéal qui se rapprochent le plus de ces anniversaires, sont le vendredi 6 avril et le dimanche 8 avril. En conséquence, comme le calendrier idéal est bon pour toutes les années, la fête de Pâques peut être fixée au dimanche 8 avril. Le calendrier ecclésiastique, désormais fixe, serait le suivant :

1° quatre dimanches après l'Épiphanie : les 8, 15, 22, et 29 janvier ;
2° Septuagésime : le 5 février ;

• Lire la suite en page 11

De l'origine des

NOMS PROPRES

LES SOBRIQUETS

(Suite)

Un autre personnage, ce fut Béranger. Il était tailleur de pierre, de granit, un grisonnier en langage du pays. L'exercice de son métier, l'avait laissé tout courbé. Et cependant, on ne l'appelait que L'Académie. Cela, en souvenir de la chanson que vous savez, qui fut longtemps populaire : Béranger et l'Académie. Ce n'était qu'un simple rapprochement, mais qui avait suffi, tellement les surnoms sont d'efflorescence facile.

Le mode, parfois, en paraît nécessaire. Ainsi, entre trois Vélard, qui habitent la même commune, il importe de distinguer. L'un est Vélard-Tambour, un autre Vélard-La Canne. Le premier est tambour de ville, le second zingueur, le troisième marche avec un bâton, parce qu'il fut abîmé à la guerre. Dans ce dernier surnom, une fois encore, on ne peut voir qu'un hommage. Vert-de-gris, pour le zingueur, semble moins noble, et ce n'est pas la faute de la profession si le vert-de-gris s'attache aux vieux cuivres. Quant à Vélard-Tambour, ça résonne.

Dans la circonstance, une autre façon serait aussi pratique, peut-être celle d'ajouter pour chacun des intéressés le prénom au nom. Mais non. En pareil cas, les surnoms ont la préférence; ils distinguent mieux leur homme et se gravent mieux dans les mémoires. A moins qu'il ne s'agisse d'un prénom peu commun, qui se recommande de lui-même par sa rareté et sa tournure. Tel celui de Casimir, que porte un brave Trépançois, le seul Casimir de la commune. Autrefois, cela allait; mais actuellement, par ici, on ne baptise plus personne de la sorte. Si bien que notre Casimir, unique en son genre, reste Casimir tout le temps, Casimir tout court, sans plus, et François 1er lui-même, en cas de résurrection et de récidive, n'y pourrait rien changer.

(A suivre)

Miettes de L'HISTOIRE

TOURVILLE A LA HOGUE

A la journée de La Hogue, Tourville, qui avait ordre d'attaquer, présenta la bataille avec des forces inférieures de moitié à celles de l'ennemi. On croyait avoir des intelligences secrètes dans la flotte anglaise : on s'était trompé. Cette bataille fit le plus grand honneur au courage des Français, à l'intrépidité de l'amiral, mais elle ne fut pas moins perdue.

Lorsque Louis XIV en apprit la nouvelle, il demanda :

—Tourville est-il sauvé ? Car pour des vaisseaux on en peut trouver, mais on ne retrouverait pas aisément un marin comme lui.

Quelque temps après, le roi, qui se ressouvait toujours de l'ordre malheureux qu'il avait donné, voyant passer Tourville dans la cour de Versailles, dit :

—Voilà l'homme qui m'a obéi à La Hogue.

Mot d'un grand sens et de la plus noble simplicité.

EN HINOUSTANI

Le Rév. Père Raphaël P. Sah, jésuite, âgé de 34 ans, vient de commencer la traduction en langue hindoustani du Nouveau-Testament. Il a déjà traduit l'autobiographie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

60 millions de catholiques

dans les pays d'Europe centrale sous la domination communiste

Le Rév. Père Harold G. Gardiner, S.J., éditeur de la revue "America", écrit dans la livraison de janvier du "Messenger of the Sacred Heart" qu'il y a soixante millions de Catholiques dans les pays de l'Europe orientale qui sont sous la domination communiste. Et le Père Gardiner ajoute que, dans ces pays, l'avenir de l'Eglise est presque désespéré.

"En Ruthénie, maintenant sous la domination russe, il y a 5,000,000 de catholiques. Il ne reste plus un seul évêque et le clergé a été décimé. Dans les Etats baltes (la Lituanie avec 2,000,000 de catholiques et la Lettonie avec 500,000), le sort de l'Eglise est le même, ces Etats ayant été absorbés par l'Union soviétique.

"En Pologne, où il y a 22,000,000 de catholiques, le nouveau gouvernement fantoche, sous la férule de Moscou, a déclaré la séparation de l'Eglise et de l'Etat, légalisé le divorce et sécularisé l'éducation. Dans la décapitation de son clergé, la Pologne a probablement plus souffert que n'importe quel autre pays. On estime que 1,800 prêtres polonais ont été tués au cours de la guerre ou sont morts dans des camps de concentration. Il est impossible de dire maintenant combien de prêtres ont été mis à mort par le gouvernement actuel de Varsovie.

"En Yougoslavie, les catholiques sont au nombre de 6,000,000. Depuis que Tito a établi son régime, au moins 300 prêtres ont été mis à mort. Quatre cents ont fui leur pays ou sont surveillés."

"Les autres pays d'Europe orientale où la Foi est en danger sont la Hongrie (6,000,000 de catholiques), la Roumanie (3,000,000), la Tchéco-Slovaquie (10,000,000) et la Bulgarie (50,000). L'Allemagne sous occupation russe tombe dans cette orbite de l'Eglise affligée.

Le petit courrier SANCTORAL

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a modernisé la sainteté

Aux fervents de la dévotion à la "Petite Thérèse", j'offre les lignes suivantes extraites d'une délicieuse plaquette d'un éminent lettré Chinois, le Dr John-C.-H. Wu, intitulée : La Science de l'Amour :

"... Sainte Thérèse n'a pas été élevée au-dessus des autres saints, mais elle a modernisé la sainteté. Elle est de ces révolutionnaires qui savent réformer en transformant. La Sainte Eglise Catholique est un corps vivant qui ne cesse de se développer au cours des siècles; et notre vingtième siècle, que nous pouvons bien appeler le siècle de la subtilité psychologique, avait besoin d'une sainte comme la Petite Thérèse, l'un des plus fins psychologues et des plus impitoyables analystes que je connaisse. Grâce à elle, la sainteté n'est plus seulement sublime, elle s'est infiltrée comme l'eau dans les profondeurs de l'inconscient. Le Saint-Esprit a toujours suscité de nouveaux saints pour subvenir aux nécessités des âges nouveaux. Ce n'est pas sans dessein qu'au treizième siècle, temps de l'individualisme naissant, il a suscité Thérèse d'Avila, cette femme qui fut un homme. Et ce n'est pas non plus sans raison qu'il a suscité en nos temps "le bébé qui est un vieillard". Car notre siècle est un vieillard qui a grand besoin de redevenir bébé. La Petite Thérèse lui a montré le chemin. Sensible, intuitive, paradoxale, pleine d'humour, fine, souple, éthérée, elle a fait, dans la vie spirituelle, ce qu'ont fait, dans leur propre sphère d'activité, les plus grands de nos contemporains."

"Depuis ma première rencontre avec l'aimable Sainte mon amour pour elle n'a cessé de grandir. Elle m'appartient à aimer Jésus, à aimer notre Mère, la Vierge Marie. Elle a converti ma femme par un miracle. Un jour, ma fille, la petite Thérèse, tomba malade. Le docteur nous dit qu'elle avait une pneumonie très grave, et que la guérison demanderait au moins neuf jours, pendant lesquels il faudrait prendre les plus grandes précautions. Comme il était très capable et honnête, nous ne pouvions absolument pas douter de son diagnostic. Nous étions d'autant plus effrayés, que ma femme était sur le point de mettre au monde un autre enfant. S'il lui fallait veiller neuf jours sur la malade, elle plierait vraisemblablement sous le poids de la fatigue physique et l'épreuve morale. Quant à la petite, sa fièvre montait très haut. Le docteur nous avertit que la maladie ne faisait que commencer, que tout dépendrait de la suite. Après avoir pris conseil de ma femme, j'appelai le Père Maestraini, pour qu'il vint baptiser l'enfant. C'est ce qu'il fit. Bientôt après, ma femme prit la petite fille dans ses bras, et, agenouillée devant sainte Thérèse se mit à prier avec une extrême ferveur. Je ne pus entendre ses paroles. Quand elle se releva, je lui demandai ce qu'elle avait dit à la sainte. Elle me répondit : "Oh", je lui ai dit tout simplement que Lahshien était trop difficile à élever, que je n'étais pas capable d'être sa mère, et je l'ai priée d'être sa mère elle-même". Le lendemain matin, le docteur revint. Il prit la température de la petite Thérèse, et observa que le thermomètre était au-dessous de 100° alors qu'elle était, la veille, montée à 105°. Alors il l'auscultait et constata que la pneumonie avait disparu. Les seuls mots qui nous vinrent sur les lèvres furent : "Admirable! Admirable!" Je racontai au docteur ce qui était arrivé et lui demandai de vouloir bien me donner un certificat pour le cas où j'aurais un jour à écrire ma vie. "Certainement", me répondit-il. Mon histoire est trop longue pour trouver place ici. Mais ce qui m'intéresse, en fait d'histoire, c'est la conversion de ma femme. Quelque temps auparavant, elle était entrée en relations, puis en commerce d'amitié, avec Mme H.-H. Kung, qui l'avait profondément impressionnée par la noblesse de son caractère, et lui avait ouvert les yeux sur les beautés du christianisme. Mais c'est par sainte Thérèse qu'elle fut entièrement confirmée dans sa foi en Jésus-Christ. Pour moi, je n'ai eu qu'à lui enseigner le catéchisme. Je n'avais jamais senti le besoin d'imposer ma croyance à ma famille, mais Dieu nous aime tant, qu'il a daigné se faire le Maître de notre humble maison. Durant ma vie, il a multiplié les honneurs sur ma tête, si bien qu'il m'est impos-

Le savez-vous ?

On trouvera les réponses en page 13

1.—Que signifie l'expression latine EXORIANE ALIQUIS NOTRIS EX OSSIBUS ULTOR?

2.—Que signifie l'expression "TENIR LE HAUT DU PAVE" et quelle est son origine?

3.—Aux messes solennelles, pourquoi le sous-diacre porte-t-il la patène, au bas de l'autel, après l'Offertoire?

4.—Quel est le plus ANCIEN des HOMMES que l'on connaisse?

5.—Connaissez-vous l'ORDRE DES PREUX?

6.—Quel est le vingt-deuxième Etat américain au point de vue de la population?

— Petite galerie —

HISTORIQUE CANADIENNE



Mgr de MORNAY

Louis-François Duplessis de Mornay, capucin troisième évêque de Québec, naquit à Vannes en Bretagne le 10 septembre 1663, fils de Charles Duplessis de Mornay, seigneur de Le Mesnil-Théribus (Oise), et de Marie-Anne de Quémel. A 14 ans, il est admis chez les Capucins de Meudon. Ordonné prêtre en 1687, il occupa les plus grandes dignités de son Ordre, en France, dont celle de gardien du couvent de Meudon. C'est là que Mgr de St-Valier alla le choisir, en 1713, pour son coadjuteur et son successeur. Il fut élu le 22 mai 1713, sous le titre d'évêque d'Euménie, par Clément X, et fut sacré à Paris, le 22 avril 1714, dans l'église des Capucins, par le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg.

En mars 1728, n'ayant pas appris la mort de Mgr de St-Valier (décembre 1727) Mgr de Mornay démissionna comme coadjuteur, démission qui se trouva nulle puisqu'il n'était plus coadjuteur, mais évêque de Québec. Il prit possession de son siège, par procuration, le 16 septembre 1728, mais ne vint pas au Canada, retenu à Cambrai, lieu de sa résidence pendant l'absence de l'archevêque de cette ville. En 1728, il obtint pour coadjuteur Mgr Dosquet. Cinq ans plus tard, Mgr de Mornay donna sa démission comme évêque de Québec, diocèse qu'il n'avait connu que par correspondance. Il mourut à Paris des suites d'un accident, à l'âge de 78 ans, le 28 novembre 1741. Son épiscopat avait duré 27 ans, dont six ans et neuf mois comme évêque de Québec.

sible de commencer même à m'acquiescer envers Lui. Mais comme si tous ses autres bienfaits ne suffisaient pas, il m'a fait le suprême honneur de manger la cène avec nous, chaque jour. Maintenant je tiens de ma femme l'art de prier: je dis simplement à Jésus: "Je ne suis pas capable de payer mon immense dette envers Dieu; payez-la pour moi".

N'est-ce pas que c'est édifiant, chers neveux et nièces ?

Oncle ARTHUR

LES PERES BLANCS

La Société des Missionnaires d'Afrique (les Pères Blancs), fondée à Alger en 1868, par le cardinal Lavergne, compte aujourd'hui environ 2,500 membres. Le territoire confié à sa charge, qui compte 20 millions d'âmes, comprend aujourd'hui 22 vicariats apostoliques et 9 préfectures apostoliques. 404,000 enfants fréquentent les écoles établies par les Pères Blancs et au cours des dix dernières années plus de 200,000 Noirs ont été baptisés.



LA SOURIS MIQUETTE

par Walt Disney



Walt Disney présente

L'ONCLE REMUS

et ses contes de JEAN LAPIN





CHRONIQUE des JEUNES NATURALISTES

Directeur : Louis-Philippe AUDET, 88, Grande Allée, Québec

No 639

18 Janvier 1948



En chassant le MORSE

• par G.-M. ROUSSELIÈRE, o.m.i.

Lorsqu'on visite les camps esquimaux des environs d'Igloulik, on ne peut manquer de remarquer l'abondance des ossements de morses éparpillés un peu partout sur la côte, témoins éloquentes des hécatombes passées. Aussi, bien qu'arrivé récemment dans le pays, je n'avais pas tardé à me familiariser avec l'aspect de ces mandibules en forme de V ou de ces vertèbres imposantes, mais j'avais hâte de voir l'animal en chair aussi bien qu'en os.

L'occasion ne tarda pas à se présenter. Au début d'août, passant quelques jours au camp de Pingerkalik, je fus invité par les Esquimaux à les accompagner à la chasse. Les circonstances étaient en effet favorables; quelques jours plus tôt, un fort vent du sud-est avait dû pousser vers la côte de champ de glace habituellement entraîné vers le sud, par le courant polaire et rendez-vous d'élection des troupeaux de morses.

Il est six heures du soir quand, poussées par une forte brise, nos deux baleinières se détachent du rivage et filent vers la haute mer. Une dizaine d'hommes et quelques enfants de douze à treize ans composent les deux équipages... Vers 9 heures la glace est en vue et une demi-heure plus tard, alors que le soleil glisse obliquement sur l'horizon, nous pouvons entendre le bruit confus des glaçons battus par la vague. Devant nous, la moitié du ciel est drapée de nuages bleu sombre au-dessous desquels se détache le blanc violet de la glace illuminée par les dernières lueurs du couchant.

Tandis que nous longeons le champ à la recherche d'une ouverture, tous les regards sont tendus et l'un de nous fouille méthodiquement l'horizon avec cette longue-vue de marine striée et cabossée que tout esquimau qui se respecte conserve comme un trésor. Bientôt le gibier est signalé et, profitant d'une coupure dans l'immense carapace de glace, nos deux esquifs filent d'un coup d'aile puissant et silencieux vers leur proie endormie.

Ils sont cinq, couchés sur un glaçon, cinq pachydermes aux corps informes et monstrueux où seules deux raies d'ivoire permettent, à distance, de reconnaître la tête. Arrivée à une centaine de mètres, nous amenons la voile puis, les deux baleinières attachées bord à bord, nous avançons tout doucement, à coups de rames assourdis. Les chasseurs sont tous en avant, le fusil chargé, le doigt sur la détente.

Bientôt des taches noires se détachent sur la grisaille; c'est bien un troupeau que nous avons devant nous: plus d'une centaine de morses, les uns dormant sur la glace, les autres, moins nombreux à la mer. A quelques mètres de nous, un couple dort paisiblement dans l'eau, montrant seulement le museau et une partie du dos.

Mais nous voilà arrivés à une plate-forme occupée par trois mâles. Quatre coups de feu claquent à la même se-



conde: seul un blessé réussit à se jeter à l'eau.

Pendant que l'équipage du second bateau s'arrête pour dépecer les victimes, nous poursuivons notre route vers un glaçon couvert de formes brunes. Quarante ou cinquante morses sont là, côte à côte, littéralement serrés comme sardines en boîte.

De ce moutonnement imprécis d'échines arrondies, ça et là une tête se dresse au sommet du cou monumental et semble nous observer avec un mélange de défiance et de mépris. Fort de ses défenses puissantes et de ses cuirasses impénétrables, que pourrait craindre un pareil bataillon formé en rangs serrés?... Et pourtant il arrive, disent les esquimaux, que l'ours blanc s'attaque au morse et en fasse sa proie; il parviendrait même à le tirer hors de l'eau. Le fait, s'il est exact, me donne un nouveau respect pour la force du planigrade: pareil combat doit valoir la peine d'être vu. Celui que nous allons engager avec ces monstres l'est beaucoup moins.

Une fois de plus, la fusillade troue le silence. Aussitôt c'est une ruée titanessque vers la mer. Les corps informes et gigantesques se dressent, se traînent à grands coups d'épaules, roulent sur eux-mêmes et, finalement, se jettent posamment à l'eau dans un éclaboussement général. Tout cela avec une rapidité dont on les croirait incapables. En moins de 15 secondes, il ne reste plus sur le glaçon souillé que trois cadavres de femelles.

Les rescapés n'en ont pas pour autant fui la scène du carnage: pendant que les chasseurs se mettent au dépeçage, ils reviennent à la surface, à quelque distance, comme s'ils voulaient se rendre compte de ce qui s'est passé. Ils descendent de nouveau puis, s'enhardissant, reparaissent, plus près cette fois et tous en ligne. Qu'ils viennent à capter l'odeur de l'homme et c'est la panique. Tout le troupeau, au lieu de se laisser couler comme tout à l'heure, exécute cette fois un bruyant plongeon la tête la première. Par antithèse peut-être, une image absurde me traverse l'esprit: celle d'un bébé au berceau montrant ses premières quenottes...

Mais voilà qu'une des bêtes s'est dressée de toute la hauteur de son buste colossal et nous toise d'un oeil curieux. La fusillade crépite. Deux morses, blessés seulement, d'un coup de rein puissant se jettent à la mer. Un autre, blessé à mort, s'agite en violents soubresauts et peu s'en faut qu'il ne réussisse à tomber à l'eau, mais déjà un des chasseurs a sauté sur la glace et lui loge une balle dans la tête. L'énorme bête s'affaisse. Longtemps encore on pourra voir les battements du coeur soulevant le large poitrail. Les

deux autres, tués sur le champ, sont tombés sur place mordant la glace de leurs canines démesurées.

Un dernier frisson agite encore la peau ridée au poil rare, que déjà nos gens sont à l'oeuvre. Trois équipes se partagent les animaux abattus qu'on vient d'étendre sur le dos. Les couteaux de toutes dimensions sont aiguisés avec soin. Les enfants ne sont pas les derniers à affûter les leurs et commencent par se tailler dans la nageoire un morceau de peau aussitôt avalé tout cru. Malgré ses deux centimètres d'épaisseur, la peau du ventre est coupée en un tournemain, d'un bout à l'autre du corps. Puis un découpage transversal dégage les larges plaques de peau et de graisse; une poignée ménagée d'un coup de couteau permet de les arracher facilement, un peu comme on pèle une orange. Des entrailles, plusieurs mètres de boyaux fumants sont ensuite retirés et jetés aux enfants qui les vident et en font des tresses gluantes.

Les couteaux taillent maintenant dans la chair rouge foncée, presque noire trouvant les jointures du premier coup. De temps en temps, un des hommes écope de la main une flaque de sang caillé pour y voir clair ou se redresse un instant pour souffler et donner un coup de lime à son couteau, puis se penche de nouveau sur le charnier.

La plate-forme de glace où nous nous trouvons est passée au rouge vif. Le dépeçage est terminé; il n'a pas duré 25 minutes, car l'opération a été menée d'un bout à l'autre avec le brio et la sûreté de coup d'oeil de professionnels. Il ne nous reste plus qu'à entasser notre butin dans les baleinières. A part la colonne vertébrale, presque tout y passe et nous quittons le glaçon sanglant pour aller ancrer sur un vaste îlot de glace.

Bientôt le thé bout sur une lampe Primus, tandis que sur une autre mijotent les morceaux de choix: foie, coeur, intestins gros comme des pneus de bicyclette... Puis c'est le festin, où les formalités sont réduites au minimum: petits et grands, debout, forment un cercle autour du plat. Aussitôt le "Benedicite" terminé, deux ou trois hommes se saisissent de morceaux de viande, y plantent leurs dents et, d'un geste rapide de leurs grands couteaux affilés comme des rasoirs, se taillent au ras du nez une énorme bouchée. Le morceau est ensuite passé au voisin de gauche qui, sans perdre de temps, répète l'opération. Au fur et à mesure que les morceaux disparaissent, d'au-



tres sont mis en circuit. Incapable de suivre le mouvement, je ne puis, pauvre "Kabouna" que je suis, entrer dans le cercle et dois me contenter de déguster solitaire cette viande à consistance de caoutchouc.

En quelques minutes le plat est nettoyé. La marmite de bouillon ou "kayok" fait alors son apparition et suit le même parcours, chacun à son tour y humant bruyamment une gorgée... Une série d'éruptions satisfaites ponctue la fin du repas...

Il est minuit. Le ciel est masqué de nuages épais. Seule une ligne claire marque l'horizon au nord-ouest. Des glaçons de toutes tailles et de toutes formes qui nous entourent, semblent sortir une lueur diffuse qui donne aux

La MORUE

Série V - No 1

- 1—Christophe-Colomb et Jacques Cartier connaissaient-ils la Morue?
- 2—La Morue eut-elle quelque influence dans l'histoire du Canada?
- 3—Pourquoi la Morue est-elle si précieuse?
- 4—Où trouve-t-on la Morue?
- 5—Quel est le menu ordinaire de la Morue?
- 6—Quelle est l'utilité de l'huile de foie de Morue?
- 7—Dites brièvement comment se fait la reproduction chez la Morue?
- 8—Pourquoi les oeufs fécondés remontent-ils à la surface de l'eau?
- 9—La Morue naît en eau froide. Vrai ou faux?
- 10—Dessinez une Morue.

Les réponses à ces questions devront parvenir AVANT le 25 janvier 1948 à :

Louis-Philippe AUDET,
Concours de Zoologie,
25a, rue Lachevrotière,
Québec, P.Q.

Les candidats sont priés :
a) d'écrire lisiblement
b) d'affranchir suffisamment leurs lettres
c de répéter la question.

hommes et aux choses un aspect de rêve.

Deux têtes noires glissent à la surface de l'eau, s'en vont flaire la-bas le glaçon ensanglanté puis se dirigent vers nous, inquisiteurs. Pendant quelques minutes les deux morses nous inspectent à courte distance, plongeant avec fracas lorsque les enfants leur jettent des pierres, et reparaissent peu après. Il n'est pas question de les tuer: ils couleraient immédiatement.

Mais voilà qu'une saute de vent nous apporte, mêlés au bruit des glaces des appels indistincts: le troupeau n'est pas loin.

Hisser la voile est chose vite faite et nous repartons au milieu des glaces comme à travers les pièces d'un immense jeu de patience. Le bruit se précise: ce n'est pas le mugissement majestueux que j'attendais, mais tantôt un toussotement court et haletant ou un beuglement étouffé, tantôt un ronflement puissant.

Lorsqu'on chasse en mer libre comme je l'ai vu faire quelques semaines plus tôt, c'est le moment choisi pour loger une balle dans la peau du morse. La blessure ainsi faite, ne tuant pas l'animal, l'oblige seulement à revenir plus vite à la surface et à s'exposer ainsi de nouveau aux coups. Quelques balles bien placées l'épuisent et permettent de l'approcher suffisamment pour le harponner. L'opération n'est d'ailleurs pas toujours sans danger, car on a vu des morses blessés passer à l'attaque et percer le bordage de leurs défenses ou faire chavirer des embarcations trop légères ou insuffisamment lestées. Une chaloupe de l'explorateur Parry en fit la désagréable expérience à Igloulik en 1823.

Mais aujourd'hui, avec nos sept victimes nous avons de quoi remplir nos deux baleinières jusqu'aux bords. Le dépeçage achevé, nos gens procèdent cette fois à la confection des "ungers-laks" suivant le procédé traditionnel chez les Esquimaux: on étale sur la

(Suite à la page 14)

Le Courrier d'ANDRÉE

La mode

ELEGANCE DU SOIR

par JEANDINE

Les robes du soir, elles aussi, livrent leur bataille. Elles n'ont pas pu porter le combat sur le terrain de la longueur, car depuis bien des années, la robe de dix heures, comme celle de minuit, demeure longue. Elles ont tout de même innové dans ce domaine puisque quelques-unes, au moins, présentent soit devant, soit derrière, un mouvement retroussé qui révèle la jambe; d'autres, comme au temps des Merveilleuses, adoptent pour les jupes étroites, une longue fente, qui facilite la marche; car les deux tendances s'affrontent, comportant chacune une infinité de variantes: la "ligne corolle" s'oppose à la "ligne fusée", la robe évasée épanouie, qui s'échappe d'un buste moulé et menu, s'oppose à la robe sirène. Mais c'est la profusion des détails et des trouvailles qui apportent leur diversité à ces thèmes.

L'éclectisme débute avec les décolletés. Certaines robes montent joliment jusqu'à la naissance du cou et l'enserment étroitement ou présentent un petit col sagement rabattu en deux points réguliers, qui donne beaucoup de jeunesse à l'ensemble. D'autres, au contraire, dégagent totalement les épaules et il faut toute l'ingéniosité des créateurs du "balconnet" pour permettre à la robe de se maintenir, sans danger, toute une soirée. D'autres encore se drapent sur une épaule, seulement et rappellent ainsi la statuaire antique, d'autres enfin, ondoient autour d'un

décolleté en pointe, en vaste col châle qui remonte derrière, à la Marie Médicis. Mais toutes demandent des épaules aux lignes adoucies, un peu tombantes, et qui font rêver de jalousie nos jeunes sportives dotées de ces carrures dont elles étaient encore, il y a un an, très fières.

Le buste, lui, est toujours moulé et s'il reste menu, on le voit cependant se féminiser et s'épanouir. Le couturier use, là encore, de toute sa science, soit qu'il mette en valeur, ou qu'il accroisse des charmes un peu frêles, soit qu'il souligne par des pinces et une coupe savante ceux qui ne demandent qu'à révéler leur plénitude.

Quelques drapés, cependant, sur ces bustes, mais si légers, ou traités avec tant d'art, qu'ils sont une occasion de plus de révéler un galbe parfait.

La taille, elle, s'amenuise. Elle s'amenuise depuis plusieurs saisons. La guêpière y a aidé, mais cette année, beaucoup plus encore que les précédentes, on lui demande un effort précis. Car, de la finesse de cette taille, dépend toute la qualité de l'ensemble. C'est cette finesse qui donne son importance et sa préciosité au buste. C'est elle encore qui permet aux jupes de s'épanouir et aux hanches de prendre toute leur importance, car les dernières retrouvent une vogue qu'elles avaient depuis longtemps perdue.

Certains couturiers, même, pour leur donner plus d'ampleur, ménagent sous la jupe de petites tournures réalisées en tissus ba-

leiné ou en taffetas bruissant, qui permettent à la robe de s'évaser dès la taille, et à la femme de présenter un galbe auquel on n'était plus habitué.

D'autres créateurs reportent cet effet en arrière, mais il s'agit là plutôt de robes qui moulent la silhouette et qui épousent la ligne du corps. Le drapé derrière, se ramasse en un énorme noeud et en une sorte de pouf dont le couturier accroît l'importance par une petite tournure copiée sur celle de nos arrière-grand-mères.

Le boléro apparaît très souvent sur la robe du soir, et, notamment, lorsque les épaules totalement dégagées rendent la robe un peu difficile à mettre. Le court et gracieux vêtement apporte donc à l'ensemble sa note précieuse et pratique à la fois. On le voit clouté, perlé, brodé, et le motif qui l'orne, est souvent rappelé au bas de la robe, si celle-ci est évasée. Même sur une robe simple, le boléro est souvent orné.

Le velours est le tissu favori pour le réaliser et se portera, ainsi traité, tout aussi bien sur une robe de tulle ou de dentelle. Bien entendu le manteau assorti — pour les soirs très élégants — accompagne ces toilettes. Si la robe est, par exemple, en satin, le manteau le sera également. On le traite droit, tombant jusqu'au sol, ourlé souvent de fourrure et rehaussé d'un collet, lui-même souligné de fourrure. Parfois la doublure est choisie dans un ton qui tranche avec l'ensemble, un satin clair apparaît lorsqu'on écarte les pans du manteau de velours sombre. Les grands favoris sont encore les manteaux de fourrure qui s'étagent souvent en longs collets superposés, enveloppant la femme dans une douillette houpelande.

Tous ces ensembles, qu'ils soient traités avec ampleur ou enroulés autour du corps, utilisent de somptueux tissus. Les velours se marient avec les satins, les noirs ou les faillies avec les dentelles; la passementerie apparaît aussi aux encolures, rehaussant de sa grâce toute cette splendeur retrouvée.

La fourrure elle-même surgit parfois au bas d'une jupe pour souligner son ampleur, ou autour d'un décolleté pour féminiser sa ligne, et les tons s'adoucissent, se complaisant dans les gris-fumée, les beiges dorés, les perles irisées, et ne cherchent leur accent que dans l'opposition du blanc et du noir.

Toute cette symphonie somptueuse reste féminine et rendra aux soirées de cet hiver leurs qualités d'antan.

LA MODE EN ANGLETERRE

Les principaux fabricants de chaussures de Grande-Bretagne organisèrent dernièrement une exposition de leurs produits pour 1948 au Seymour Hall, à Londres où de nombreux visiteurs d'outre-mer purent examiner les modèles les plus récents de chaussures pour hommes et pour femmes. Les divers modèles de souliers et de bottines furent portés par des mannequins qui défilèrent avec des ensembles assortis. Chaque défilé faisait voir 50 modèles à la fois. En ce qui concerne les chaussures de femmes, la tendance est aux modèles plus

Service de correspondance

● Pour être considérée, toute demande devra être accompagnée de la somme de CINQUANTE CENTS (\$0.50)

Châtaïne aux yeux bruns, sérieuse tout en aimant la gaieté, aimerait recevoir visites épistolaires de monsieur âgé de 34 à 40 ans, distingué, pieux, sympathique et cultivé, doué d'une forte dose d'indulgence et de bonne volonté, ayant bonne situation, aimant la vie simple et tranquille, ainsi que les arts et surtout la musique des grands maîtres. Adresse: Fleur des Bois, a/s du Courrier d'Andrée, L'Action Catholique, 3, boulevard Charest, Québec.

Jeune homme désire correspondre avec jeunes filles âgées de 18 à 23 ans, distinguées, respectables et de bonnes familles. Réponse assurée à toutes. Adresse: M. A. B., a/s du Courrier d'Andrée, L'Action Catholique, 3, boulevard Charest, Québec.

Un Français du Manitoba désire correspondre avec charcutier français expert dans Québec ou Montréal. Adresse: F. M., no. 254, Dollard, St-Boniface, Manitoba.

Mademoiselle G. F. désire correspondre avec un homme âgé de 35 à 45 ans, honnête, distingué, de bonne éducation et sérieux. Réponse assurée à qui enverra sa photo; la sienne en retour. Adresse: Mlle G. F., Casier 332, Montmagny.

petits qui rendent le pied "plus féminin". La nouvelle mode de la robe ou du manteau à douze pouces du sol a influencé celle des chaussures qui doivent être plus montantes et avoir des lacets plus hautes.

On note une grande variété dans les chaussures de femmes de marche à lacets, genre Oxford, qui reviennent à la mode. Les derniers modèles cependant sont souvent en couleurs vives et elles ont des perforations compliquées sur l'empeigne.

UN NOUVEAU CALENDRIER POUR 1950 ?

(suite de la page 6)

- 3° Cendres : le 22 février ;
- 4° Dimanche des Rameaux : le 1er avril ;
- 5° Vendredi-Saint : le 6 avril ;
- 6° Pâques : le 8 avril ;
- 7° Ascension : le 16 mai ;
- 8° Pentecôte : le 26 mai ;
- 9° Trinité : 3 juin ;
- 10° Fête-Dieu : 7 juin ;
- 11° vingt-six dimanches après la Pentecôte ;
- 12° premier dimanche de l'Avent : 3 décembre.

La régularité des mois a été obtenue dans le calendrier idéal en divisant l'année en 4 trimestres égaux de 91 jours chacun, commençant tous un dimanche et se terminant un samedi. Le 2e mois d'un trimestre commence toujours un mercredi, et le 3e mois, un vendredi. En outre, le 1er mois d'un trimestre a 31 jours, et les deux autres, 30 jours. L'année compte ainsi 364 jours; pour obtenir les 365 jours de l'année solaire, on ajoute à la 52e semaine se terminant le samedi 30 décembre, un jour supplémentaire férié et appelé "dimanche annuel", suivi du dimanche 1er janvier. Ainsi, l'année débute par le dimanche 1er janvier et se termine par le "dimanche annuel" 31 décembre qui ne dérange pas l'ordre du calendrier. A titre spécial, la 52e semaine a huit jours : elle commence et finit par un dimanche; ou plus exactement, le "dimanche annuel" ne fait partie d'aucune semaine: c'est le dimanche d'actions de grâces qui termine l'année. Et si Noël pouvait être transféré au "dimanche annuel", l'année se terminerait admirablement par le "dimanche de Noël"; l'année nouvelle commencerait le lendemain par le "dimanche de la Circumcision". Quant au 366e jour des années bissextiles, fixé actuellement au 29 février, il est transféré dans le calendrier idéal au milieu de l'année, après la 26e semaine se terminant le samedi 30 juin. Comme le

"dimanche annuel" du 31 décembre, le 31 juin est un dimanche supplémentaire, le "dimanche quadriennal", suivi également d'un autre dimanche, celui qui commence le 2e semestre. A titre spécial également, la 26e semaine a huit jours: elle commence et finit par un dimanche; ou plus exactement encore, le "dimanche quadriennal" ne fait partie d'aucune semaine: comme il ne revient que tous les quatre ans, il est consacré à des fêtes et à des réjouissances spéciales.

La concordance entre l'année civile et l'année solaire, dont nous parlerons plus bas, amène par le fait même la correspondance des semaines d'une année à l'autre, et permet ainsi d'établir un parfait parallélisme dans les statistiques hebdomadaires.

De plus, dans le calendrier idéal, les dates des mois concordent avec les jours de la semaine. Il n'est plus nécessaire de consulter un calendrier pour savoir par exemple si le 1er avril est un jeudi ou un vendredi, etc. Les mois et les semaines commencent toujours aux mêmes dates. Il suffit seulement de connaître que le premier mois d'un trimestre commence un dimanche, le deuxième, un mercredi, et le troisième, un vendredi, pour trouver facilement le jour de n'importe quelle date de l'année. De plus, comme le calendrier est le même pour chaque année, on s'habitue rapidement aux jours de la semaine pour des dates déterminées.

Enfin, l'année civile actuelle du calendrier grégorien commence le 1er janvier, tandis que l'année solaire commence le 22 décembre, au solstice d'hiver. Puisqu'une réforme du calendrier doit être définitive, il y a un moyen de faire correspondre l'année civile avec l'année solaire dans le calendrier idéal. "Ce moyen consisterait, écrit l'abbé Chauve-Bertrand dans LA CROIX du 19 décembre 1946, à faire glisser progressivement le 1er janvier au solstice d'hiver par la simple omission des jours bissextiles pendant 40 ans". En suppo-

sant que le calendrier idéal entre en usage le 1er janvier 1950, et qu'on supprime le "dimanche quadriennal" des années 1952, 1956, 1960, 1964, 1968, 1972, 1976, 1980, 1984 et 1988, le 1er janvier 1989 coïncidera exactement avec le 22 décembre du calendrier grégorien actuel, jour du solstice d'hiver et début de l'année solaire. Ainsi l'année civile commencerait en même temps que l'année solaire, au solstice d'hiver, à partir du 1er janvier 1989. A ce moment, les trimestres concorderaient exactement avec les saisons astronomiques; l'hiver commencerait le 1er janvier, le printemps le 1er avril, l'été le 1er juillet et l'automne le 1er octobre.

Quant aux noms actuels des mois et des jours de la semaine, même s'ils évoquent des souvenirs païens sans importance pour nous et nos descendants, ils sont tellement passés dans les moeurs de tous les peuples, qu'il ne semble pas nécessaire de le changer. Par plus que l'habitude ne fait le moine, le nom ne fait le mois! Même si décembre signifie le 10e mois, place qu'il occupait dans l'ancien calendrier romain quand l'année commençait le 1er mars, dans l'esprit actuel des peuples, le mois de décembre sera toujours le dernier de l'année, soit le 12e mois. Enfin, les noms planétaires des jours de la semaine continueront d'évoquer les souvenirs astronomiques qui ont présidé à la formation de la plupart des calendriers.

Les avantages du calendrier idéal proposé sont incontestables. L'Eglise elle-même et les principaux Etats sont favorables au projet de réforme du calendrier grégorien.

Avant de faire accepter un nouveau calendrier, les réformateurs du calendrier grégorien doivent tenir compte des principes suivants :

1° une réforme serait vaine sans la stabilisation de la fête de Pâques et la concordance de l'année civile avec l'année solaire ;

2° une réforme serait également vai-

ne si elle bouleversait les coutumes actuelles ;

3° le nouveau calendrier, par sa précision et son utilité, doit réaliser l'unanimité en sa faveur pour tous les siècles à venir.

Le calendrier idéal dont nous avons mentionné les caractéristiques et les avantages, atteint l'objectif des deux premiers principes. Le troisième principe exige la conquête de l'opinion et une entente collective des nations.

Notre article, comme celui de tous les auteurs qui ont déjà envisagé le problème de la réforme du calendrier dans les revues scientifiques ou les rapports de certains comités nationaux et internationaux, n'a pas eu d'autre but que celui d'attirer l'attention du public sur les projets de réforme du calendrier grégorien actuel et d'orienter l'opinion vers le projet du calendrier idéal. Quant à une entente collective des nations sur le nouveau calendrier, nous l'espérons d'ici à l'année 1950? (*)

Gérard LANGLOIS, B.A.,
20, rue Sherbrooke, Québec.

(*) Ouvrages consultés :

Nouveau Larousse illustré, en sept volumes (Paris) ; aux mots Calendrier, Scaliger, Indiction, Zodiaque, etc.

Abbé Chauve-Bertrand, La question de Pâques et du Calendrier.

S. D. N., Rapport sur la Réforme du calendrier; Genève, 1926.

Journal of Calendar Reform; organe de la World Calendar Association, fondée à New-York par Miss Elisabeth Achelis en 1930.

Mes Fiches (Montréal); No 23, 1er avril, Cote 529.3, Calendrier; No 74, 15 novembre 1940, Cote 264 : 529.3, Liturgie et Calendrier.

La Croix, Paris, 19 décembre 1946 ; article de l'abbé Chauve-Bertrand.

Encyclopédie Grolier (Montréal, 1947) ; au mot Calendrier.

J. M. Oudin, La Réforme du Calendrier ; dans La Nature (Paris), No 3145, 1er octobre 1947.



Le canal RIDEAU à Ottawa

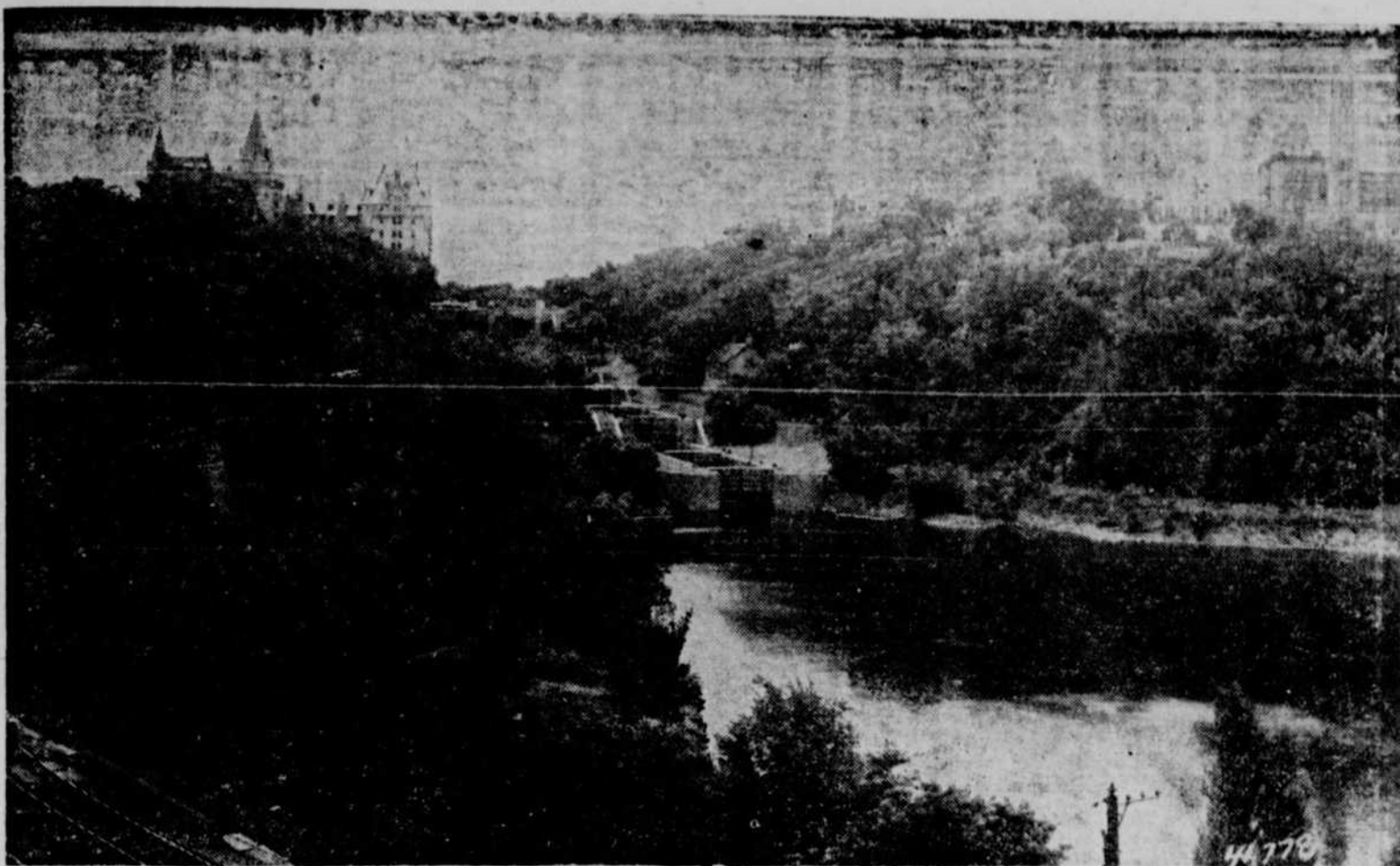
OTTAWA est la capitale, du Canada, mais la ville a d'autres titres d'intérêt. Le site en est charmant. De la hauteur où sont assis les imposants édifices du parlement on a une vue splendide sur la très large rivière Ottawa et les Laurentides qui se dessinent dans le lointain. L'aménagement des parcs et des promenades publiques, qui ont une longueur totale de trente milles, est excellent. Parmi les édifices publics les plus intéressants, outre ceux plus haut mentionnés, comptent le musée national Victoria, la Galerie nationale des arts, l'hôtel Royal de la Monnaie, la Bibliothèque du Parlement et Rideau-Hall, résidence du gouverneur général.

Le premier des hôtels de la ville, le Château Laurier, est l'une des constructions les plus imposantes et les plus belles de son genre dans le pays. Il est la propriété du Chemin de fer National du Canada.

A un mille environ de la colline du parlement tombent les chutes pittoresques de Chaudière, où l'on produit de l'énergie électrique pour éclairer la ville et l'approvisionner du bois de sciage et celle du papier.

De 1827 à 1854 la ville d'Ottawa se nommait Bytown. A l'arrivée du colonel By ce coin de terre était également désigné par les noms suivants: la Chaudière, la Pointe, Richmond Landing, Belhows' Landing, Nepean et aussi Canal-Rideau.

Les plus grandes capitales du monde, a écrit Lucien Brauit, Londres, Paris, Washington, sont situées sur des rivières, mais aucune de celles-ci n'a la beauté naturelle de l'Ottawa. Chaque capitale a son histoire et ses monuments, Ottawa possède la rivière qui fait partie de son histoire et qui en est en même temps le plus beau monument. L'une des plus



• Le CANAL RIDEAU, vue de la rivière Ottawa. On distingue, à l'arrière plan, le Château Laurier (à gauche) et les édifices parlementaires (à droite). — (Photo C. N. R.).

grandes rivières du Canada, l'affluent le plus considérable du fleuve St-Laurent, l'Ottawa est en même temps l'une des plus historiques rivières du pays.

La ville d'Ottawa a aussi l'avantage d'être bordée, à l'est et au sud, d'une deuxième rivière, la Rideau, autrefois suivie par les Sauvages pour se rendre au lac Simcoe. Elle se termine, à son confluent avec l'Ottawa, par une chute haute de trente-sept pieds, dont Champlain nous dit que l'eau "tombe d'une telle impétuosité de 20 ou 25 brasses de haut, qu'elle fait une arcade, ayant de largeur près de 400 pas. Les Sauvages passent dessous par plaisir sans se mouiller que du poudrin que fait ladite eau".

Le canal Rideau, trait d'union entre le lac Ontario et la rivière Ottawa, les villes de Kingston et d'Ottawa, commence au pied de la colline du Parlement. Passant par la rivière Rideau, les lacs de ce nom et la rivière Cataracoui, sa longueur est de 131 milles, ne comprenant que huit milles et demi de canal proprement dit. Quarante-cinq écluses, dont huit à Ottawa, montent et descendent les embarcations qui y naviguent. Si le canal joua autrefois un rôle important, aujourd'hui il ne sert pratiquement plus.

En 1826, le lieutenant-col. John By arrivait au pays pour faire exécuter les travaux du canal Rideau et le travail commença dès l'année suivante. La pose de la première pierre du canal eut lieu le 16 août 1827 par le célèbre explorateur sir John Franklin. Le 29 septembre 1827, lord Dalhousie posa la pierre angulaire de la première écluse.

Terminé le 24 mai 1832, le canal fut inauguré par le voyage du vapeur "Pumper", rebaptisé "Rideau", à bord duquel By et un groupe d'amis étaient embarqués.

Le savez-vous? Réponses aux questions posées en page 7

1.—L'expression latine: "Exoriarie aliquis nostris ex ossibus ultor" signifie: "Qu'un vengeur naisse un jour de ma cendre". C'est une imprécation de Didon abandonnée et mourante (Virgile, dans l'Enéide, IV, 625). Dans la pensée du poète, ce vengeur futur est Annibal, le plus terrible ennemi des Romains.

2.—"Tenir le haut du pavé" veut dire: "Dominer, être le maître. Jadis, des ruisseaux coulaient au milieu des rues, entre deux chaussées inclinées. La partie la plus propre était la plus élevée, qu'on laissait aux dames et aux gens de qualité. Il tient le haut du pavé désigne tout aussi bien l'homme dont la situation est prépondérante que celui qui est à même, par ses relations, de rendre service à autrui.

3.—Le fait que la patène est portée au bas de l'autel par le sous-diacre s'explique par des raisons naturelles et mystiques: 1° Après que l'hostie a été offerte, on la dépose, non plus sur la patène, mais sur le corporal; la patène devient donc inutile, car le prêtre ne s'en servira plus qu'après le Pater; 2° le sous-diacre couvre d'un voile la patène, c'est par respect, pour qu'elle soit conservée plus proprement. Il la tient élevée pour plusieurs motifs: a) par vénération pour cet objet sacré qui doit recevoir le corps sacré de Jésus-Christ; b) pour que les fidèles puissent la voir et soient ainsi avertis que le moment si précieux de la Communion est proche.

4.—Une découverte effectuée par Mlle Henri Martin, en France, dans le département de la Charente, à Montbron dans la grotte de Fontchévade a fait l'objet d'un

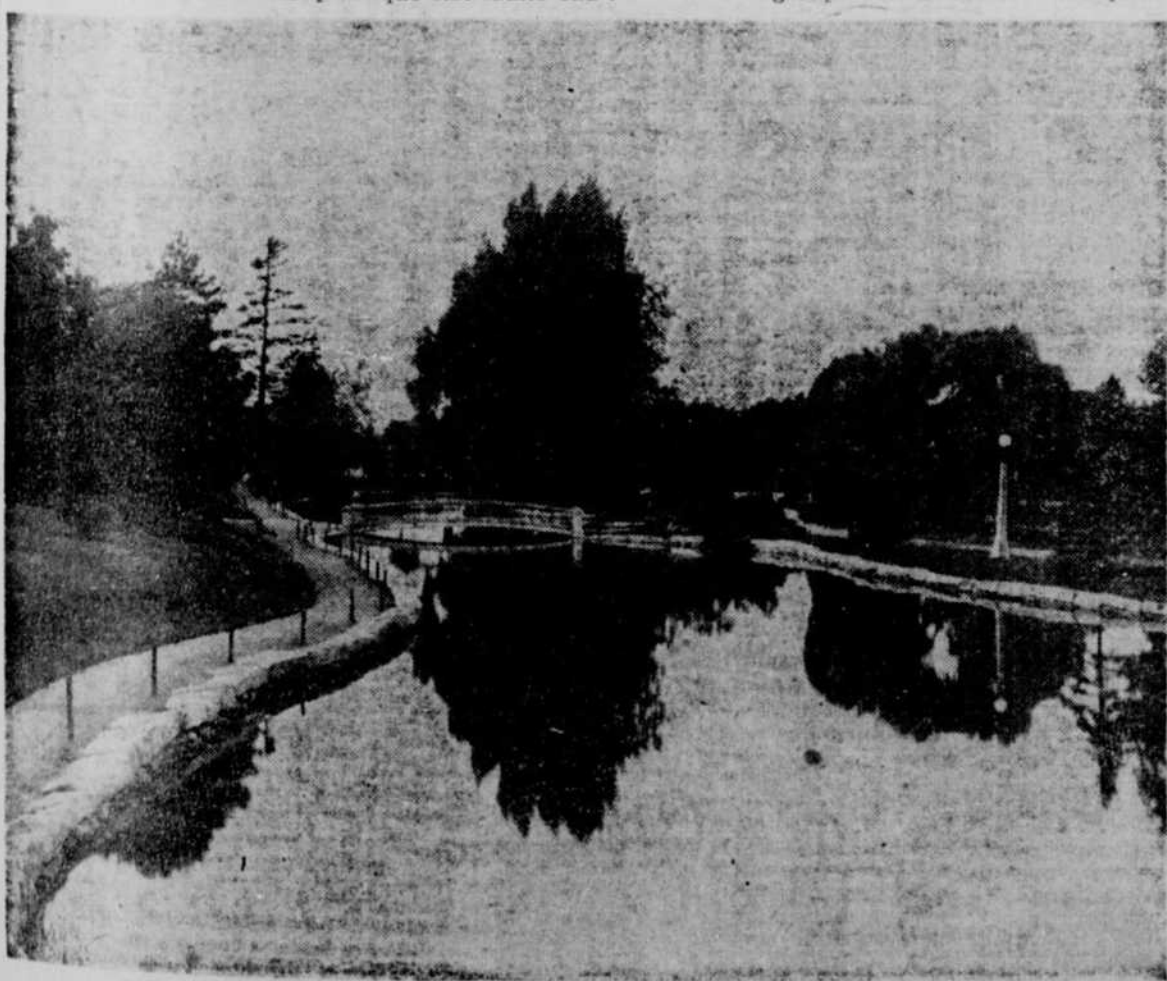
ne communication à l'Académie des Sciences à Paris.

Il s'agit d'une calotte crânienne fossile que Mlle Henri Martin estime appartenir à un exemplaire d'Homo Sapiens. Si les études en cours confirment cette attribution on se trouverait devant un vestige humain (Homo Sapiens) plus ancien que les vestiges appartenant à Homo neanderthalensis, phylogéniquement tout à fait distinct de H. Sapiens, ne serait que le descendant attardé au milieu de l'humanité quaternaire d'un type plus ancien.

5.—Il existe, il existait du moins avant la dernière guerre, en Hongrie, un Ordre bien curieux. C'est celui des Preux ou des Héros qui fut fondé en 1919, au lendemain de la révolution communiste de Bela Kun, dans le but d'organiser dans le pays la résistance contre les séditions. Les Preux, choisis sans distinction de classe sociale parmi les anciens combattants dont la fidélité au régime est reconnue, constituaient une caste qui rappelait par bien des points la Chevalerie. La cérémonie de l'investiture se déroulait selon le rite moyenâgeux; l'amiral Horty, régent du trône de Hongrie, sacrant l'impétrant en le frappant du plat de son épée. A partir de ce jour, le nouveau membre de l'Ordre pouvait faire précéder son nom du titre de "Preux" et avait droit à l'appellation de "patriote". En principe, une dotation foncière était faite aux membres de l'Ordre. Et ce n'était pas là l'avantage le moins apprécié par ceux-ci.

6.—Le vingt-deuxième Etat américain, au point de vue de la population, est l'Oklahoma, avec 2,336,434 habitants. C'est le "Sooner State"; sa fleur nationale est le "guil". La devise de l'Oklahoma est: "Labor omnia vincit" et sa capitale est Oklahoma City. L'Oklahoma est au 17e rang, quant à la superficie, avec 69,919 milles carrés.

Nos plus grands sacrifices nous achètent les grâces les plus précieuses.



• Le CANAL RIDEAU traverse la ville d'Ottawa, dont il est un des plus beaux ornements. Les abords sont bordés d'arbres, d'arbustes, de fleurs, de chemins et d'allées fort fréquentés. — (Photo C. N. R.).



Renseignements astronomiques d'intérêt général

Voici de nouveau quelques exemples de nos feuillets d'astronomie populaire de la série intitulée : **RENSEIGNEMENTS ASTRONOMIQUES D'INTERET GENERAL.** Les membres de la Société qui voudraient collaborer à la rédaction de cette série, sont priés de communiquer avec M. Léon-D. Descarreaux, directeur de notre comité publicitaire.

Les Rayons cosmiques

Les espaces interstellaires sont sillonnés de rayons visibles ou invisibles, comme ceux que nous envoient le Soleil et les étoiles. Ils sont aussi traversés par des fragments atomiques, des corpuscules animés d'énormes vitesses, qui paraissent provenir de toutes les directions de l'Univers, et dont la quantité est comparable aux premiers.

Ces fragments et corpuscules s'appellent les **Rayons Cosmiques**.

A cause de leur pénétration, d'une part, et de leur modification lorsqu'ils viennent en contact avec notre atmosphère, d'autre part, ils sont d'acquisition récente pour la science, et l'on ne connaît pas encore très bien leur nature et leur provenance.

L'électroscope est un instrument que l'on peut charger d'électricité positive ou négative et qui indique de quelle sorte d'électricité est chargé un autre corps qu'on approche de sa tige extérieure.

Avant 1910, on savait que l'électroscope se déchargeait, même lorsqu'il était bien protégé, au moyen d'écrans de plomb, contre toutes les radiations jusqu'alors connues. Mais c'est cette année-là que le Suisse Gockel fit monter en ballon, à 13,000 pieds, un électroscope qui se déchargeait lentement à partir d'une certaine altitude. Le professeur Hess observa ensuite que la rapidité de la décharge augmentait avec l'altitude.

Kolhorster, constata, en 1914, que la vitesse de décharge était treize fois plus grande à 27,000 pieds qu'au sol. Après la guerre de 1914, on envoya un électroscope dans la stratosphère (50,000 pieds), et c'est alors qu'on eut la certitude que le rayonnement prenait naissance en dehors de l'atmosphère, d'où son nom de "rayonnement cosmique".

Le rayonnement cosmique ne semble pas provenir particulièrement de notre Soleil ou du groupe de soleils qui constituent la Voie Lactée, la nébuleuse spirale qui nous entoure, mais plutôt de l'Univers en général.

La nature des rayons cosmiques est encore mystérieuse. On a pensé tout d'abord qu'ils étaient une sorte de rayons gamma, c'est-à-dire des protons lumineux, mais plus énergiques que ceux des corps radioactifs.

A l'heure actuelle, on croit plutôt qu'il s'agit de radiations corpusculaires: ce serait des électrons extrêmement rapides, de vitesses comparables à celle de la lumière.

On connaît deux sortes de corpuscules cosmiques: les "mous", ayant un pouvoir de pénétration de quelques centimètres de plomb; les "durs", possédant un pouvoir de pénétration de quelques mètres dans le plomb.

Les corpuscules du groupe dur sont d'origine primaire et lointaine; ils sont peut-être chargés positivement et sensibles au champ magnétique terrestre, comme le prouverait leur fréquence à la surface du globe, qui varie avec la latitude.

Les corpuscules du groupe mou seraient d'origine secondaire; ils sont produits dans l'atmosphère même par l'action des rayons primaires sur les atomes des gaz atmosphériques. Ils sont moins rapides que les durs.

Les rayons mous se préparent par gerbes. Les observations conduisent à admettre qu'ils ne seraient pas formés directement par les rayons durs, mais par l'intermédiaire de rayons gamma, non corpusculaires.

D'où viennent les rayons cosmiques,

par exemple, les rayons durs, les primaires?

On a pensé à l'annihilation des masses matérielles sous forme de rayonnements, comme on réussit maintenant à le faire au laboratoire. La destruction de l'électron fournirait une énergie de 500,000 volts; celle du proton, noyau d'hydrogène, libérerait plus de 900 millions de volts; l'annihilation de noyaux plus complexes, — carbone ou oxygène — irait jusqu'à donner 16 milliards de volts. Or, cette dernière énergie est du même ordre de grandeur que celle des rayons cosmiques.

On a aussi proposé l'inverse: l'édification progressive des éléments à partir de l'hydrogène. L'adjonction de protons entre eux s'accompagne d'une perte de matière. La formation du fer, aux dépens de l'hydrogène, dégage des énergies de 450 millions de volts; celle de l'uranium, 2 milliards.

Une autre hypothèse séduisante est celle de Regener, reprise ensuite par l'abbé Lemaître; les rayons cosmiques seraient des radiations "fossiles", résidus archéologiques qui remonteraient à l'époque de la formation de l'Univers

Les étapes de l'Astronomie

II. LE MIRACLE GREC

Quelques dates pour commencer: La fondation de Troie peut être fixée à l'an 3500 A.C. De 3000 à 2000, c'est la civilisation égéenne non déchiffrée. La guerre de Troie date de 1280. La rédaction de l'Illiade se place au 8^e siècle; celle de l'Odyssée au 8^e. L'essor grec commence au 6^e siècle avant notre ère.

Avec Thalès, dont l'acmé — apogée de sa valeur — se place vers l'an 585, débute la science grecque. Thalès, Grec de Milet, en Ionie, a voyagé, semble-t-il, en Egypte et en Mésopotamie et il en rapporte des connaissances qu'il soumet à la raison. Avec les Ioniens, pendant deux siècles après lui, les Grecs examinent l'Univers avec l'idée qu'il est intelligible et soumis à des règles simples qu'il convient de rechercher: c'est le **miracle grec**.

Personnellement, Thalès a des idées aussi primitives qu'Homère sur la cosmogonie: la Terre est un disque qui flotte sur l'eau; le ciel une voûte qui limite le monde, etc. Il ne connaissait pas la cause des éclipses. S'il est vrai qu'il a prédit une éclipse en 585, c'est peut-être par une méthode empirique empruntée aux Babyloniens.

Avec Anaximandre (acmé: 570), de l'école ionienne, la Terre est isolée dans l'espace et le ciel une sphère complète, mais la Terre cylindrique, plutôt que sphérique.

En même temps, à l'autre bout du monde grec, surgit l'école pythagoricienne, dont le fondateur, Pythagore (acmé: 530), est une figure en partie légendaire. On lui attribue souvent des découvertes faites ultérieurement par son école. Parménide, (acmé: 475), publia le premier la sphéricité de la Terre.

Anaxagore, de l'école ionienne, qui enseigna à Athènes vers 450, était convaincu que les planètes et la Lune étaient, comme la Terre, des pierres lancées dans le ciel. Il professe la théorie exacte des éclipses de Lune, par immersion dans le cône d'ombre de la Terre, mais n'est pas tout à fait sûr de son coup, puisqu'il propose comme deu-

et qui continueraient à circuler, ou à tourner en rond, dans l'espace courbe d'Einstein.

Enfin, on a encore proposé que les radiations cosmiques pourraient prendre naissance au sein des étoiles temporaires, appelées super-novae, dont la température augmente des millions de fois en l'espace de quelques heures.

Les recherches sur les rayons cosmiques ont conduit à d'importantes découvertes. Ce fut d'abord celle de l'électron positif, puis, entre 1935 et 1938, celle de l'électron lourd, prévu d'abord dans les recherches théoriques. Il a été découvert dans la composante pénétrante (rayons durs) du rayonnement cosmique.

Sa charge est analogue à celle des électrons ordinaires, mais sa masse est 2000 fois plus considérable.

L'électron lourd est une particule qui entre dans la constitution des divers noyaux atomiques, où il joue le rôle de force d'interaction entre protons et neutrons.

On ne sait pas grand-chose sur l'origine des électrons lourds. S'ils sont engendrés par des rayons gamma, il faudrait à ces rayons une énergie de dix milliards d'électrons-volts, ce qui n'est pas commun. On n'est pas d'accord sur le nom qu'il conviendrait de leur donner: Mésons, mésothons, mésothons, etc.; mais on sait que leur vie est très courte: deux ou trois millièmes de seconde.

Avant de conclure, il faut dire que l'organisme humain est aussi traversé par ces rayonnements cosmiques d'une fantastique énergie, mais il semble constitué de telle sorte qu'il puisse les supporter, du moins pour ce qui est de la partie que notre écran protecteur, l'atmosphère, veut bien laisser filtrer.

On ignore encore bien des choses sur les effets de ces rayonnements cosmiques nous parvenant des confins de l'Univers, mais à la lumière des faits actuels il faudrait croire que la vieille conception des anciens astrologues n'est pas tout à fait absurde.

(D'après le livre de Jean Thibaud, **Vie et transmutations des atomes**.)

Ce feuillet a été préparé et rédigé par Paul-H. Nadeau, secrétaire-trésorier de la Société.

drie, ont définitivement laissé dans l'ombre le système d'Aristarque, qui d'ailleurs ne rendait pas compte d'irrégularités découvertes dans le cours du Soleil et de la Lune.

L'école d'Alexandrie: Apollonius (-230), Hipparque (-130), Ptolémée (140). L'oeuvre de ces trois astronomes est résumée dans l'Almageste. La Terre est au centre du monde; le Soleil tourne autour de la Terre sur l'Ecliptique; les différentes planètes tournent à la fois sur un grand cercle, le déférent, et sur un plus petit cercle, l'épicycle, qui a pour but de rendre compte des irrégularités de mouvements planétaires.

Hipparque, le plus grand astronome de l'Antiquité, travailla dans l'île de Rhodes. Pour les besoins de l'astronomie, il fonda la trigonométrie. Il découvrit de nouvelles inégalités planétaires et en commença l'observation. Il découvrit la précession des équinoxes. Il est l'auteur du premier catalogue d'étoiles.

Claude Ptolémée découvre par l'observation de nouvelles inégalités dans le mouvement de la Lune. C'est lui qui, le premier, abandonne la vieille conception des mouvements uniformes. En guise d'épilogue à cette époque de l'astronomie grecque, nous citerons Paul Coudere: "En cette émouvante période, l'Astronomie est aux avant-postes du progrès de l'esprit: elle se signale par la beauté de ses solutions géométriques et par la conquête de connaissances précises sur la figure de la Terre et sur les rythmes du Ciel. Dans cette noble ambiance, fleurissent les sciences, toutes les sciences, les lettres et les arts. Sous un ciel harmonieux, géométrisé, où la marche des astres est prévisible, la pensée ne pouvait demeurer confuse: elle s'ajouta à la clarté de l'oeuvre cosmographique".

(D'après le livre de Paul Coudere, **Les Etapes de l'Astronomie**.)

Ce feuillet a été préparé et rédigé par Paul-H. Nadeau, secrétaire-trésorier de la Société.

LE GRAPHIQUE DU CIEL

Le **Graphique du Ciel** pour l'année 1948 est maintenant prêt pour la distribution. Ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas reçu encore sont priés de nous en faire la demande le plus tôt possible.

Nous avons aussi à la disposition des personnes intéressées quelques exemplaires de l'**Annuaire astronomique Flammarion** pour l'année 1948, de même que quelques copies du **Field Book of the Sky**, de William-T. Olcott, volume très en demande. Ces deux volumes sont pour la vente.



glace une grande plaque de peau et de graisse sur les bords de laquelle sont pratiquées de larges boutonnières. La viande est alors placée au milieu et, à l'aide d'une lanière de peau, on lace ensemble les deux bords. Le résultat est un énorme saucisson pesant de 150 à 200 livres. Nourriture idéale pour les chiens... et les hommes, ces paquets de viande seront mis en "cache" sous les pierres jusqu'à l'hiver où ils auront atteint divers degrés de faisandage.

Il fait grand jour maintenant. Le vent s'est levé et les glaçons commencent à s'entrechoquer avec fracas. Il ne nous reste plus qu'à rentrer. Pendant qu'on embarque la douzaine d'ungers confectionnés, trois morses, paisiblement installés sur un morceau de glace, dérivent à proximité. On s'amuse à les bombarder de morceaux de glace. Pendant plus d'une minute, les trois dormeurs réveillent en sursaut et demandent ce qui leur arrive. Finalement, effrayés davantage par les cris et les gestes de leurs assaillants que par les projectiles qu'ils reçoivent, ils se décident à plonger avec un air de dignité offensée.

Nous repartons à travers les glaces et tandis que chacun s'étend mollement sur le tremblotant matelas de viande recouvert de peaux de phoques, Pioungatou, notre "capitaine", met le cap sur la terre et entonne le Gloria de la "Messe des Anges".

FAMILLE SANS-NOM

-Roman-

• par Jules VERNE

DEUXIEME PARTIE

(Suite)

—C'est la veuve du prédéces-

seur...
Il fut heureux pour les joues du jeune clerc, qu'il les tint alors à une distance respectueuse de maître Nick, car celui-ci lui détacha une maîtresse giffle. Mais elle n'arriva point à son adresse, Lionel ayant prudemment calculé la distance, et son patron dut se contenter de dire:

—Ecoute, Lionel, si jamais tu reviens sur ce sujet, je t'allongerai les oreilles d'une telle longueur, que tu n'auras plus rien à envier au baudet de David La Gammel.

Sur cette comparaison, qui lui rappelait l'un des héros du *Dernier des Mohicans* de Cooper, Lionel, sa communication achevée, se retira sagement. Quant à maître Nick, il était non moins irrité contre son clerc que contre les notables de la tribu. Lui imposer le costume mahogannien pour la cérémonie! Le contraindre à se coiffer, à se vêtir, à se tatouer, comme l'avait fait ses ancêtres!

Et pourtant, le très ennuyé maître Nick pourrait-il se dérober aux exigences de ses fonctions?

Oserait-il se présenter aux regards des guerriers dans cet accoutrement civil, avec cet habit de notaire qui est bien le plus pacifique de tous ceux que la tradition impose aux hommes de loi? Cela ne laissait pas de le tourmenter, à mesure que rapprochait le grand jour.

Sur ces entrefaites—heureusement pour l'héritier des Sagamores—de graves événements se produisirent, qui firent diversion aux projets des Mahogannis.

Le 23, une importante nouvelle parvint à Walhalla. Les patriotes de St-Denis—ainsi que cela a été raconté—avaient repoussé les royaux, commandés par le colonel Gore.

Cette nouvelle provoqua de nombreuses démonstrations de joie chez les Hurons. On a déjà vu, à la ferme de Chipogan, que leurs sympathies étaient acquises à la cause de l'indépendance, et il n'eût fallu qu'une occasion pour qu'ils se joignissent aux Franco-Canadiens.

Ce n'était pas cette victoire—maître Nick le comprenait bien—qui pourrait engager les guerriers de sa tribu à suspendre les préparatifs de la fête en son honneur. Au contraire, ils ne la célébraient qu'avec plus d'enthousiasme, et leur chef n'échapperait point aux honneurs du couronnement.

Mais, trois jours plus tard, aux bonnes nouvelles succédèrent les mauvaises. Après la victoire de St-Denis, la défaite de St-Charles!

En apprenant à quelles sanglantes représailles s'étaient livrés les loyalistes, quels avaient été leurs excès, pillage, incendies, meurtres, ruine de deux bourgades, les Mahogannis ne purent contenir leur indignation. De là à se lever en masse pour venir au secours des patriotes, il n'y avait qu'un pas, et maître Nick put craindre qu'il fut aussitôt franchi.

C'est alors que le notaire, déjà quelque peu compromis vis-à-vis des autorités de Montréal, se demanda s'il n'allait pas l'être tout à fait. Serait-il donc contraint de se mettre à la tête de guerriers, de faire cause commune avec l'insurrection? En tout cas, il ne pouvait plus être question de cérémonies en ces circonstances. Mais, de quelle façon il accueillit Lionel lorsque son jeune clerc vint lui dé-

clarer que l'heure était venue de déterrer le tomahawk et de le brandir sur les sentiers de la guerre!

A partir de ce jour, l'unique souci de maître Nick fut de calmer ses belliqueux sujets. Lorsque ceux-ci accouraient pour le haranguer, afin qu'il se déclarât contre les oppresseurs, il s'ingéniait à ne répondre ni oui ni non. Il convenait, disait-il, de ne point agir sans mûres réflexions, de voir quelles seraient les conséquences de la défaite de St-Charles... Peut-être les comtés étaient-ils déjà envahis par les royaux?... Et puis, on ne savait rien de ce que préparaient les réformistes, actuellement dispersés... En quel endroit s'étaient-ils réfugiés?... Où les rejoindrait?... N'avaient-ils point abandonné la partie, en attendant une meilleure occasion de la reprendre?... Les principaux chefs n'étaient-ils pas au pouvoir des bureaucrates et détenus dans les prisons de Montréal?... C'étaient là d'assez bonnes raisons que maître Nick donnait à ses impatients préteurs. Ceux-ci, il est vrai, ne les admettaient pas sans conteste. La colère les emportait un jour ou l'autre, et leur chef serait tout naturellement forcé de les suivre. Peut-être eût-il l'idée de fausser compagnie à sa tribu. En vérité, c'était difficile, et on le surveillait plus qu'il ne l'imaginait.

Et puis, en quel pays aurait-il mené sa vie errante? Celui lui répugnait de quitter le Canada, son pays d'origine. Quant à se cacher en quelque village des comtés, où, très certainement, les agents de Gilbert Argall devaient être en éveil, c'eût été risquer de tomber entre leurs mains.

D'ailleurs, maître Nick ignorait ce qu'étaient devenus les principaux chefs de l'insurrection. Bien que quelques Mahogannis eussent remonté jusqu'aux rives du Richelieu et du St-Laurent, ils n'avaient pu se renseigner à ce sujet. Même à la ferme de Chipogan, Catherine Harcher ne savait rien de ce qui concernait Thomas et ses fils, rien de M. et Mlle de Vaudreuil, rien de Jean-Sans-Nom, rien de ce qui s'était passé à Maison-Close, après l'affaire de St-Charles.

Il fallait donc laisser aller les choses, et cela n'était point pour déplaire à maître Nick. Gagner du temps, voir un certain apaisement se produire, c'est à cela que tendaient tous ses vœux.

Et, à cet égard, nouveau désaccord entre lui et son jeune clerc, qui exérait les loyalistes. Ces dernières informations l'avaient accablé. Il n'était plus question de plaisanter, maintenant! Il ne jouait plus du sentier de la guerre, ni de la hache à déterrer, ni du sang des Sagamores, ni de tout son étalage habituel de métaphores indiennes! Il ne songeait qu'à la cause nationale, si compromise! Cet héroïque Jean-Sans-Nom, qu'était-il devenu? Avait-il succombé à St-Charles? Non! La nouvelle de sa mort eût circulé, et les autorités n'auraient rien négligé pour la répandre. On l'eût apprise à Chipogan comme à Walhalla. Et pourtant, s'il avait survécu, où était-il actuellement? Lionel aurait risqué sa vie pour le savoir.

Plusieurs jours s'écoulèrent. Rien de changé dans la situation. Les patriotes se préparaient-ils à reprendre l'offensive? Une ou deux fois le bruit en arriva jusqu'au village des Mahogannis, mais il ne se confirma pas. D'ailleurs, par ordre de lord Gosford, les recher-

ches se poursuivaient dans les comtés de Montréal et de Laprairie. De nombreux détachements occupaient les deux rives du Richelieu. D'incessantes perquisitions tenaient en alerte les habitants des bourgades et des fermes. Sir John Colborne avait ses colonnes prêtes à se porter en n'importe quel endroit où flotterait le drapeau de rébellion. Si les patriotes se hasardaient à franchir la frontière américaine, ils se heurteraient à des forces considérables.

Le 5 décembre, Lionel, qui était allé aux informations du côté de Chambly, apprit que la loi martiale venait d'être proclamée dans le district de Montréal. En même temps, le gouverneur général offrait une récompense de quatre mille piastres à quiconque livrerait le député Papineau. D'autres primes étaient aussi allouées pour la capture des chefs—entre autres, M. de Vaudreuil et Vincent Hodges. On disait également qu'un certain nombre de réformistes étaient détenus dans les prisons de Montréal et de Québec, que leur procès s'instruirait suivant les formes militaires, et que l'échafaud politique ne tarderait pas à faire de nouvelles victimes.

Ces faits étaient graves. Aux mesures décrétées contre eux, les Fils de la Liberté répondraient-ils par une dernière prise d'armes? Ne se décourageraient-ils pas, au contraire, devant cette impitoyable répression? C'était l'avis de Maître Nick. Il savait que les insurrections, lorsqu'elles ne réussissent pas dès le début, ont peu de chances de réussir ensuite.

Il est vrai, que ce n'était pas l'avis des guerriers Mahogannis, ni celui de Lionel.

—Non! répétait-il au notaire, non! La cause n'est pas perdue, et tant que Jean-Sans-Nom vivra, ne désespérons point de reconquérir notre indépendance!

Dans la journée du 7, un incident se produisit, qui allait replacer maître Nick aux prises avec des difficultés, dont il se croyait à peu près sorti, en surexcitant jusqu'au paroxysme des instincts belliqueux des Hurons.

Depuis quelques jours, on avait signalé dans les diverses paroisses du territoire la présence de l'abbé Joann. Le jeune prêtre parcourait le comté de Laprairie, prêchant la levée en masse de la population franco-canadienne. Ses discours enflammés luttaient, non sans peine, contre le découragement dont quelques-uns des patriotes étaient atteints depuis la défaite de St-Charles. Mais l'abbé Joann ne s'abandonnait pas. Il allait droit son chemin, il adjurait ses concitoyens d'être prêts à reprendre les armes, dès que leurs chefs reparaitraient dans le district.

Son frère, cependant, n'était plus là. Il ne savait ce qu'il était devenu. Avant de reprendre le cours de ses prédications, il s'était rendu à Maison-Close, pour embrasser sa mère, pour avoir des nouvelles de Jean.

Maison-Close ne s'était point ouverte devant lui.

Joann s'était mis à la recherche de son frère. Lui aussi ne pouvait croire qu'il eût succombé, car la nouvelle de sa mort aurait eu un énorme retentissement. Il se disait donc que Jean reparaitrait à la tête de ses compagnons.

Et alors, les efforts du jeune prêtre tendirent à soulever les Indiens, particulièrement les guerriers d'origine huronne, qui ne demandaient qu'à intervenir. C'est dans ces conditions que l'abbé

Joann arriva chez les Mahogannis. Il fallut bien que maître Nick lui fit bon accueil. Il n'aurait pu résister à l'entraînement de sa tribu.

—Allons! se disait-il en secouant la tête, il est impossible de fuir sa destinée! Si je ne sais comment la race des Sagamores a commencé, je sais trop bien comment elle finira!... Ce sera devant la cour martiale!

En effet, les Hurons étaient prêts à se mettre en campagne, et Lionel n'avait pas peu contribué à les y exciter.

Dès son arrivée à Walhalla, le jeune clerc s'était montré l'un des plus chaleureux partisans de l'abbé Joann. Non seulement il retrouvait en lui toute l'ardeur de son propre patriotisme, mais il avait été singulièrement frappé de la ressemblance qui existait entre le jeune prêtre et Jean-Sans-Nom: presque les mêmes yeux, le même regard de flamme, presque la même voix et les mêmes gestes. Il croyait l'entendre... Était-ce une illusion des sens? Il n'aurait pu le dire.

Depuis deux jours, l'abbé Joann était au milieu des Mahogannis, et ceux-ci ne demandaient qu'à rejoindre les patriotes, qui avaient concentré leurs forces à une quarantaine de lieues, vers le sud-ouest, dans l'île Navy, l'une des îles du Niagara.

Maître Nick se voyait donc condamné à suivre les guerriers de sa tribu.

Et, de fait, les préparatifs étaient achevés à Walhalla. Dès qu'ils auraient quitté le village, les Mahogannis traverseraient les comtés limitrophes, s'opuleraient les peuplades de races indiennes, gagneraient les rives du lac Ontario, et, poussant jusqu'au Niagara, se mêleraient aux derniers partisans de la cause nationale.

Une nouvelle vint enrayer ce mouvement—momentanément du moins.

Dans la soirée du 9 décembre, un des Hurons, revenu de Montréal, rapporta que Jean-Sans-Nom, arrêté par les agents de Gilbert Argall sur la frontière d'Ontario, venait d'être enfermé au fort Frontenac.

On imagine l'effet que produisit cette nouvelle. Jean-Sans-Nom était au pouvoir des royaux.

Les Mahogannis furent atterrés, et que l'on juge de l'émotion qu'ils ressentirent, lorsque l'abbé Joann, en apprenant l'arrestation de Jean s'écria:

—Mon frère!...

Puis:

—Je l'arracherai à la mort! dit-il. —Laissez-moi partir avec vous, dit Lionel.

—Viens, mon enfant! répondit l'abbé Joann.

VIII. — Le fort Frontenac

Jean était comme fou, au moment où il avait fui Maison-Close. L'inconnu de sa vie brutalement déchiré, les funestes paroles de Rip, surprises par Clary, Mlle de Vaudreuil sachant que c'était chez la femme, chez le fils de Simon Morgaz que son père et elle avaient trouvé refuge, M. de Vaudreuil l'apprenant bientôt s'il ne l'avait entendu du fond de sa chambre, tout cela se confondait dans une pensée de désespoir. Rester en cette maison, il ne l'aurait pu—même un instant. Sans s'inquiéter de ce que deviendraient M. et Mlle de Vaudreuil, sans se demander si le nom infamant de sa mère les protégerait contre toute poursuite ultérieure sans se dire que Bridget ne voudrait pas demeurer dans cette bourgade où son origine allait être connue, d'où on la chasserait sans doute, il s'était élançé à travers les épaisses forêts, il avait couru toute la nuit, ne se trouvant jamais assez loin de ceux pour lesquels il ne pouvait plus être qu'un objet de mépris et d'horreur.

Et, pourtant son oeuvre n'était pas accomplie! Son devoir, c'était de combattre, puisqu'il vivait encore! C'était de se faire tuer, avant que son véritable nom eût été révélé! Lui mort, mort pour son pays, peut-être aurait-il droit, si-

non à l'estime, du moins à la pitié des hommes!

Cependant le calme avait repris le dessus en ce cœur si profondément troublé. Avec le sang-froid lui revint cette énergie que nulle défaillance ne devait plus abattre.

Et, fuyant, il se dirigeait à grands pas vers la frontière, afin de rejoindre les patriotes et recommencer la campagne insurrectionnelle.

A six heures du matin, Jean se trouvait à quatre lieues de St-Charles, près de la rive droite du St-Laurent, sur les limites du comté de Montréal.

Ce territoire, parcouru par des détachements de cavalerie, infesté d'agents de la police, il importait qu'il le quittât au plus tôt. Mais atteindre directement les Etats-Unis lui parut impraticable. Il aurait fallu prendre imprudemment par le comté de Laprairie, non moins surveillé que celui de Montréal. Le mieux était de remonter la rive du St-Laurent, de manière à gagner le lac Ontario, puis, à travers les territoires de l'est, de descendre jusqu'aux premiers villages américains.

Jean résolut de mettre ce projet à exécution. Toutefois, il dut procéder avec prudence. Les difficultés étaient grandes. Passer quand même, fût-ce au prix de retards plus ou moins longs, tel fut son programme, et il ne devait pas regarder à le modifier suivant les circonstances.

En effet, dans ces comtés riverains du fleuve, les volontaires étaient sur pied, la police opérait d'incessantes perquisitions, recherchant les principaux chefs des insurgés, et, avec eux Jean-Sans-Nom, qui put voir, affichée sur les murs, la somme donc le gouvernement offrait de payer sa tête.

Il arriva donc que le fugitif dut s'astreindre à ne voyager que de nuit. Pendant le jour, il se cachait au fond des masures abandonnées, sous des fourrés presque impenétrables, ayant mille peines à se procurer quelque nourriture.

Infatigablement, Jean fût mort de faim, sans la pitié de charitables habitants, qui voulaient bien demander ni qui il était, ni d'où il venait, au risque de se compromettre.

De là, des retards inévitables. Au delà du comté de Laprairie, lorsqu'il traverserait la province de l'Ontario, Jean regagnerait le temps perdu.

Pendant les 4, 5, 6, 7 et 8 décembre, c'est à peine si Jean avait pu faire vingt lieues. En ces cinq jours,—il serait plus juste de dire ces cinq nuits,—il ne s'était guère écarté de la rive du St-Laurent, et se trouvait alors dans la partie centrale du comté de Beauharnois. Le plus difficile était fait, en somme, car les paroisses canadiennes de l'ouest et du sud devaient être moins surveillées à cette distance de Montréal. Pourtant Jean ne tarda pas à reconnaître que les dangers s'étaient accrûs en ce qui le concernait. Une brigade d'agents était tombée sur ses traces à la limite du comté de Beauharnois. A diverses reprises, son sang-froid lui permit de les dépister. Mais, dans la nuit du 8 au 9 décembre, il se vit cerné par une douzaine d'hommes qui avaient ordre de le prendre mort ou vif. Après s'être défendu avec une énergie terrible, après avoir grièvement blessé plusieurs des agents, il fut pris.

Cette fois, ce n'était pas Rip, c'était le chef de police Comeau, qui s'était emparé de Jean-Sans-Nom. Cette fructueuse et retentissante affaire échappait au directeur de l'Office Rip and Co. Six mille piastres qui manqueraient à la colonne des recettes de sa maison de commerce!

La nouvelle de l'arrestation de Jean-Sans-Nom s'était aussitôt répandue à travers toute la province. Les autorités anglo-canadiennes avaient un intérêt trop réel à la divulguer. C'est ainsi qu'elle arriva, dès le lendemain, jusqu'aux paroisses du comté de Laprairie, c'est ainsi qu'elle fut rapportée, dans la journée du 8 décembre, au village de Walhalla.

(A suivre)

JOHNNY HAZARD

PAR

FRANK
ROBIN



Slim! Qu'est-ce que tout cela veut dire? Je viens de voir Mlle Manning sortir d'ici en pleurant!

J'aurais dû te prévenir, Johnny. Voici ma fiancée! Lorraine, je te présente Johnny Hazard.

21

Lisbeth Manning pénètre dans le bureau de Rogers pour apprendre qu'il vient de se fiancer à Lorraine Lawson! Avant qu'elle ait eu le temps de se remettre de ce choc, Rogers fait en sorte de l'entraîner à l'hôpital où Johnny, pris également au dépourvu, la félicite au sujet de son prochain mariage...



Ainsi vous êtes M. Hazard! Je me demande pourquoi Mlle Manning se croit obligée de pleurer simplement pour vous avoir vu!

Il s'est agi d'un cas tout à fait spécial, Mlle Lawson.



On doit me permettre de marcher un peu aujourd'hui. Si je passe bien l'examen, je pourrai sortir d'ici.

Savez-vous où vous irez en sortant d'ici, M. Hazard, ou allez-vous errer à l'aventure?



Cela dépendra de Rogers. S'il peut se servir d'un pilote de mon acabit, j'aimerais beaucoup travailler pour lui.

C'est entendu. Aimerez-vous faire des affaires tout en vous occupant de votre convalescence? Disons un petit voyage en Amérique du Sud, par exemple?



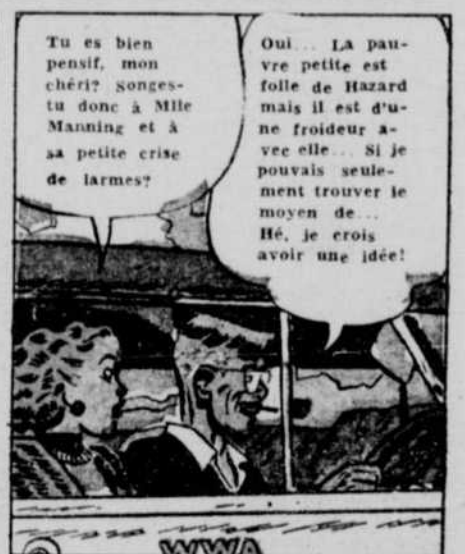
Lisbeth a préparé l'itinéraire d'une route aérienne pour World-Wide, en suivant le cours de l'Amazonie. Il nous faudrait reconnaître cette route à l'avance. Aimerez-vous vous occuper de cela, Johnny?

Enlevez l'écrêteau "Garçon demandé", Rogers. Vous venez de retirer les services d'un nouveau mal de tête!



Tant mieux! Maintenant nous devons partir. Prenez bien soin de vous et vous pourrez vous mettre au travail dès que vous vous sentirez assez dispos pour cela!

Merci, Slim et excusez-moi si je suis un peu en retard pour vous souhaiter beaucoup de bonheur à tous les deux!



Tu es bien pensif, mon chéri? Songes-tu donc à Mlle Manning et à sa petite crise de larmes?

Oui... La pauvre petite est folle de Hazard mais il est d'une froideur avec elle... Si je pouvais seulement trouver le moyen de... Hé, je crois avoir une idée!



Vous feriez mieux d'attendre ici, ma chérie. Je vais mettre mon idée à l'épreuve.

Très bien, Cupidon... mais fais bien attention de ne pas gâter définitivement les choses!



Slim, je suis bien contente de vous voir. J'ai quelque chose d'important à vous dire. J'ai besoin d'un peu de repos après tout ce qui est arrivé. Je vais donc partir en vacances.

Bonne idée! Je venais justement vous parler de cela. Que diriez-vous de mêler un peu les affaires à votre repos? Un petit voyage en Amérique du Sud, par exemple?